

EDITH DE CORNULIER-LUCINIÈRE
JEAN-PASCAL RUIZ

Paris Conakry



Paris - Conakry

Edith de Cornulier-Lucinière
Jean-Pascal Ruiz
Couverture : Marine Carron

Prologue

Aujourd'hui, maman est belle ; le soleil brille dans ses cheveux.

Les vagues, qui butent sur les digues de Carnon, viennent déranger ma pêche aux crabes.

Ça fait maintenant dix jours que nous sommes dans la maison de famille. Cinquante mètres séparent la maison de la plage, et c'est très pratique.

Ici, les journées sont rythmées par les délicieux repas préparés par Mamie. Elle préfère rester toute la journée à l'ombre, à l'intérieur de la maison, avec Papi.

Ces deux-là lisent et discutent pendant des heures. Au dîner, ils me racontent souvent leur rencontre pendant la guerre, et leurs soixante ans de bonheur partagé. Ça me paraît beaucoup. Moi, qui n'ai que quatre ans et demi.

En dehors des repas pris à heures fixes, 12h et 19h chaque jour, je me suis fait

plein de copains et de copines.

Nous sommes plusieurs enfants qui nous retrouvons tous les ans ici, au mois de juillet.

Nous avons tous entre trois et six ans et partageons, avec enthousiasme, les mêmes jeux : pêche aux crabes (surnommés les “amis crabichouille”), châteaux de sable gigantesques et jeux de ballon dans l’eau et sur le sable.

Les journées me semblent trop courtes, et l’appel de Mamie pour que je rentre manger vient toujours interrompre une partie en cours ; je suis le premier à quitter la plage le soir, je dîne donc aux amusements sonores de mes camarades. C’est dur !

Maman passe des heures au soleil (même si Papi ne cesse pas de lui dire que c’est dangereux pour sa peau), et rentre parfois pour aider Mamie à préparer les repas.

Elle me regarde souvent jouer, derrière ses lunettes de soleil, avec tout l’amour d’une mère.

Je sens son regard sur moi et ça me donne

toute l'énergie pour jouer.

Aussi, elle me demande parfois de venir m'asseoir un petit peu à côté d'elle, pour "être tranquille" comme elle dit.

C'est étrange, mais c'est aujourd'hui, avec ce soleil particulier dans ses cheveux, qu'elle m'a répété sa phrase de maman.

– Viens t'asseoir à côté de moi, Hugo, pour être tranquille.

J'ai deviné qu'elle voulait parler un petit peu avec moi.

Je ne me sentais pas prêt à rester calme bien longtemps. L'appel de mes copains et des crabichouilles se faisait de plus en plus pressant.

C'est normal, j'ai quatre ans et demi et mon amoureuse – Léa – vient toujours jouer avec moi et veut souvent être dans mon équipe.

Hugo !

Oui, Elizabeth ?

Tu ne peux pas m'appeler maman, comme tous les enfants de ton âge ?

– Mais j’aime bien t’appeler Elizabeth.
Tout le monde t’appelle comme ça, même
Mamie et Papi !

C’est vrai. Es-tu heureux d’être là, Hugo ?
Oui, mais j’ai envie d’aller jouer avec mes
amis, et avec Léa surtout.

D’accord, mais dis-moi juste une chose.

Quoi ?

Si une fée se posait en face de toi et te
demandait de faire un vœu, ce serait quoi ?
Heu... que l’on soit ici tous ensemble avec
papa ! Je peux aller jouer maman, s’il te
plait ?

Un étrange silence envahit la plage.

Ma mère se penche sur son sac de plage
pour en sortir quelque chose. Quant à moi,
j’ai le regard posé sur “mes rochers”, j’y
devine les crabichouilles qui se faufilent
entre les pierres pour ne pas être attrapés.
Léa me fait de grands signes, me comman-
dant de venir.

Je me retourne vers maman. Pour la pre-
mière fois, je vois une larme qui roule sur
sa joue :

Tu pleures maman ?

— Non, ce n'est rien, mon chéri.

Je ne veux pas que tu sois triste !

Je ne suis pas vraiment triste, tu sais.

C'est parce que je veux aller jouer avec mes copains plutôt que de rester ici avec toi ?

Non. En fait je pense à Maxime, ton père.

Pourquoi il n'est pas là papa, il est où ?

Pourquoi je ne le vois jamais ?

Ton père est en voyage, il est parti en voyage très loin. Allez, tu peux aller jouer, mon cœur, garde bien ta casquette sur la tête ; le soleil tape fort aujourd'hui !

Ce n'est que bien plus tard qu'on me dira que mon père n'était pas en voyage, mais bel et bien en prison pour le braquage d'une banque.

Maman, je te rapporterai un crabe, et aussi un pour Mamie, pour qu'on les mange !

Si tu veux. Allez va ! Va rejoindre Léa !

Elle s'impatiente.

Avant d'arriver aux rochers, je détournai une dernière fois mon regard vers

Elizabeth, qui était en train de sortir un

autre mouchoir de son sac.

Alors Hugo, tu ne veux plus pêcher ? dit

Léa

Si, si, je suis là, il me faut deux énormes
crabichouilles !!

I

Naissance d'une amitié

J'avais quinze ans. Je me souvenais d'un homme qui me prenait dans ses bras quand je pleurais. Je me souvenais d'un homme qui enlaçait ma mère pour l'emmener, me laissant avec la baby-sitter. Je me souvenais de sa voix grave, de sa barbe et de ses yeux. J'en parlais avec Charles ; je lui racontais mes souvenirs, mes bribes de souvenirs.

Charles et moi, nous avons le même âge et nous étions le contraire l'un de l'autre. Je tenais à son amitié comme on tient au trésor le plus précieux. Nous faisons de grandes balades dans Paris. Nous parlions de notre avenir. Nos futurs métiers, nos futures histoires d'amour, tout était au futur puisque nous avons toute la vie devant nous.

La cloche sonnait ma rentrée en sixième.

J'avais dix ans et j'avais interdit à ma mère de m'accompagner, je ne voulais pas passer pour un bébé. Mais elle m'avait suivi. Au moment de franchir la porte réservée aux collégiens, j'avais entendu sa voix, stridente, crier :

Hugo, bon courage mon chéri !

Je m'étais précipité à l'intérieur du bâtiment sans me retourner. Une mère pareille, c'est vraiment agréable et pratique, à certains moments ; mais elle avait le chic de me couvrir de honte aux instants les plus gênants. Enfin, j'avais fini par trouver le couloir des sixièmes, pour attendre au milieu d'autres élèves aussi silencieux que moi : personne ne se connaissait.

Peu après, tous les élèves étaient installés à leur table, un peu stressés et très fiers d'arriver au collège. Le professeur principal nous expliquait des bêtises que je n'arrivais pas à écouter. J'étais trop occupé à vérifier si mes nouvelles chaussures n'étaient pas ridicules, par rapport à celles des autres. Une femme ouvrit la porte. Elle

entra dans la salle, en tenant un garçon par le bras. Tout le monde se leva, en lançant en cœur :

Bonjour, Madame le proviseur.

Bonjour, les enfants. Asseyez-vous !

Elle parla à voix basse avec le professeur, en tenant toujours le garçon par le bras. Puis, comme s'il avait cinq ans, elle l'accompagna à la seule place libre qu'il restait. Juste à côté de moi.

Vous vous occuperez de faire visiter le collège à votre camarade, jeune homme, me dit le proviseur avant de s'en aller.

D'accord, Madame, répondis-je, en me demandant pourquoi on réservait à ce garçon un traitement particulier.

D'ailleurs, je ne le connaissais pas bien, ce collègue : c'était mon premier jour. Quand Madame le proviseur fut partie, le prof répéta toutes ses explications pour le nouveau. Mais celui-ci n'écrivit rien. A un moment, il se pencha vers moi et me demanda mon prénom.

Hugo, et toi ?

Il s'appelait Charles. En regardant ses yeux, je compris qu'il ne voyait pas.

II

Sans père et cent reproches

Depuis notre rencontre cinq ans auparavant, Charles et moi nous passions presque toutes nos journées ensemble. Après les cours, il venait chez moi, ou j'allais chez lui. Le mercredi après-midi, je l'accompagnais à l'Institut des jeunes aveugles, rue Duroc. Le jeudi après-midi, il venait assister aux entraînements de judo. Il connaissait tous les judokas du club. Il savait toujours qui luttait contre qui, qui gagnait et qui perdait le combat. C'est fou comme il sentait le moindre détail. Un souffle, un râle, la façon de marcher ou de tomber sur le tatami. Après le judo Charles venait souvent prendre un cours de sculpture à la maison avec ma mère : l'appartement était un véritable chantier. Mes copains trouvaient ça génial. D'autant qu'elle n'osait jamais me demander de ranger ma

chambre, qui n'atteignait jamais le degré de désordre de son atelier. Et son atelier, c'était à la fois sa chambre et notre salon... Moi, je me serais passé de ces monceaux de terre glaise et de pierre. Elizabeth avait toujours refusé d'enseigner la sculpture, et quand il fallait boucler le mois, elle préférait aider au restaurant de son copain Pierre. Sauf pour Charles. Quand il lui avait demandé s'il pouvait essayer de sculpter, elle lui avait aussitôt proposé de venir apprendre une fois par semaine.

Au début, pour comprendre comment trouver les mots, elle avait passé des après-midis entiers, les yeux bandés, à travailler la terre et la pierre. Je ne l'ai pas raconté à Charles, même lorsqu'il me disait que jamais, jamais il n'avait rencontré quelqu'un qui comprenne aussi bien les aveugles de naissance...

Cette année de seconde fut aussi difficile pour lui que pour moi.

Il souffrait de son isolement au lycée. Nous avions les mêmes copains, nous allions

prendre des cafés dans le bar d'en face, mais Charles devait constamment fournir des efforts supplémentaires pour prendre en notes les cours, ses devoirs... Malgré l'attention des profs, à mesure que le programme scolaire devenait plus difficile, il tremblait à l'idée de devoir rejoindre une classe spéciale pour non-voyants.

Quant à moi, chaque matin, je m'éveillais en pensant à mon père, et en me demandant si lui aussi pensait à moi. M'avait-il oublié ? Avait-il d'autres enfants ? Désirait-il me retrouver ?

J'adorais Elizabeth, mais je ne pouvais lui pardonner de m'avoir privé de père. Elle l'avait rencontré, ils étaient tombés amoureux, ils m'avaient eu ensemble. Comment pouvait-elle me faire ça ?

Bien sûr, il lui avait menti. Bien sûr, il l'avait faite souffrir. Pour elle, ce mensonge, c'était comme s'il l'avait trompée avec une autre femme. Mais c'était justement par amour qu'il n'avait pu lui avouer son... Métier. J'en étais persuadé. On ne dit pas

à la mère de son enfant qu'on braque des banques. « Tu comprends, maman ? Il voulait vivre avec toi, il voulait vivre avec nous. C'est pour ça qu'il ne t'a rien dit. Aurais-tu accepté d'avoir un enfant si tu avais su ? »

Ma mère ne répondait jamais. Avant, je l'interrogeais, parfois, des soirées entières pour comprendre leur histoire. Son histoire. Mon histoire. Notre histoire. Mais elle se murait dans un silence assourdissant. Et si j'insistais, les larmes jaillissaient de ses yeux, et la culpabilité m'envahissait. Cette année-là, celle de mes quinze ans, je renonçai à lui parler. Ce point d'interrogation sur mon passé se transforma en une souffrance indicible. Elizabeth sentait que je n'allais pas bien. Mais, quand elle s'inquiétait, je prétextais que j'étais tiraillé par l'angoisse du passage en première. En fait, bien qu'Elizabeth comprenne qu'adolescence fût synonyme de quête du père, elle ne pouvait l'accepter.

Mais Elizabeth savait aussi me rendre la

vie douce et me montrer qu'elle m'aimait. De temps en temps, elle laissait en plan une sculpture et m'emmenait au bistrot, parler de la vie. « Parler de la vie », cela signifiait rester presque silencieux, à boire, elle son café (bien serré, Monsieur !), et moi mon coca, et à se regarder d'un air grave en laissant échapper de temps en temps quelques onomatopées de sagesse. Eh oui ! Oui, c'est ça. La vie, oui... Ah la la ! Tu vois mon fils... Faut y croire, l'espoir fait vivre. J'adorais ces semblants de conversations, au cours desquelles nous échangeions bien plus que nous aurions pu le faire avec des phrases. Et cela, je ne le partageais avec personne, pas même avec Charles.

III

La flamme de sa vie

Le soir où Charles m'appela, surexcité, maman et moi revenions justement du café d'en bas.

La voix de Charles tremblait.

Hugo, Hugo, j'ai besoin de toi.

Raconte.

Pas au téléphone. Viens chez moi.

C'est un ordre, ou quoi ?

J'suis sérieux, Hugo. Au nom de notre amitié... J'ai besoin de toi.

OK.

Difficile d'expliquer à Elizabeth que, finalement, elle pouvait enlever mon assiette.

Mais tu vas dîner chez lui ?

Je sais pas. Pas le temps de manger, Charles a besoin de moi.

Gros soupirs d'Elizabeth. Je l'embrassai de toutes mes forces, parce que ma mère, on l'apprivoise très facilement avec de la

tendresse. Puis je me précipitai dans la rue. Je courus jusque chez Charles. Il m'attendait devant la porte de son immeuble, impatient.

Tu es descendu pour m'attendre ?

Salut, vieux.

Sa voix tremblait un peu. Je sentais qu'il avait un problème. Je lui pris le bras et l'emmenai au square de sa rue. Quelques mamans rassemblaient leurs marmots pour les emmener dîner. Pas de papas. Est-ce que mon père m'emmenait au square quand j'étais petit ? Je nous trouvai un banc.

Bon alors ? J'ai laissé ma mère en plan pour ton caprice.

Tu m'excuseras auprès d'elle. J'aime beaucoup Elizabeth.

J'attendais qu'il me dise autre chose, mais il restait silencieux.

Tu me racontes, Charles ?

— ...

Tu vas bien ?

Je suis amoureux.

Eh bien ! Je ne m'y attendais pas. Même s'il m'arrivait de rêver la nuit, à l'amour, aux filles, etc, je n'avais jamais vraiment fait le lien entre mes rêves et la réalité. Pour moi, les histoires d'amour, c'était pour bien plus tard. Pour quand on serait plus vieux. J'essayais pourtant de répondre quelque chose.

Eh ben, heu... Ouais, ben... C'est bien, non ?

— ...

Je la connais ?

— ...

Charles ?!!!

Tu la connais, oui.

Elle est dans la classe ?

— ...

Charles ! Tu voulais me parler, non ? Tu ne me fais plus confiance ?

Elle n'est pas dans la classe.

Je soupirai. Puis, pour éviter de le vexer, je lui pris le bras.

OK, tu n'es pas obligé de me dire. On est là, ensemble, et je te soutiens. C'est ce

qui compte.

C'est Léa !

— ?

Léa, ta copine d'enfance. Celle qui était là à ton anniversaire.

Léa ! Ma plus vieille copine ! Charles ne l'avait vue qu'une fois, puisqu'elle habitait à Carnon, près de chez mes grands-parents. Elle était venue passer un week-end à Paris, justement celui de mon anniversaire. Alors on avait tous dîné à la pizzeria de Pierre. Léa, Charles, quelques copains de classe et moi. Je regardais Charles, mon cher copain Charles qui gardait la tête droite.

Ben, j'aurais jamais cru.

Voilà, c'était une réplique idiote et banale, mais aucun autre mot ne sortit de ma bouche.

Oh, de toute façon je sais que je n'ai aucune chance, murmura-t-il entre ses dents.

Pourquoi ?

A ton avis ? Franchement, est-ce qu'un

aveugle peut prétendre sortir avec une fille NORMALE ? Franchement ?

J'avoue que je n'y avais jamais pensé. Mais cela ne me paraissait pas impossible. Evidemment tous les aveugles que je connaissais grâce à Charles sortaient avec d'autres aveugles. Après tout, le meilleur ami de Charles voyait, puisque c'était moi. C'est quoi le problème, Charlot ?

Ah, tu ne vois pas ?

Sa voix, soudain, était chargée d'une violence qui ne lui ressemblait pas.

Tu ne vois pas le problème, Hugo ? Tu ne vois pas le problème ? Ha Ha, ricana-t-il.

J'étais trop niais pour dire quelque chose de bien, et je le regrettais. Je promenais mon regard autour de moi. Les pauvres arbres parisiens du square, les immeubles gris et fatigués, les derniers rayons du soleil. Et sur les panneaux publicitaires, dans la rue, des baisers pour vendre toutes sortes de choses : ici un homme et une femme s'embrassaient, bien que ce soit une pub pour un parfum. Là, un homme

enlaçait une femme, sur une plage, pour vanter les mérites d'une agence de voyages. Beaucoup d'hommes, beaux, forts, musclés, et pas du tout aveugles. Je réalisais que le monde qu'on voulait me faire avaler ressemblait plus à un bonbon frelaté qu'à la réalité.

Tu regardes trop les pubs, Charles.

Pardon ?

Gaffe. C'était moi, l'imbécile imbu de pubs, mais il ne releva pas ma maladresse. Il se mit à parler, doucement, entre rêve et peine.

Tu vois, depuis deux mois, j'entends sa voix. J'essaie de sentir à nouveau sa présence. J'imagine qu'elle me prend la main. Elle est tellement belle. Elle est belle, n'est-ce pas ? J'en suis sûr.

Oui, elle est belle.

Ça m'avait toujours étonné ; Charles parlait souvent de la beauté des gens. « Il est pas mal, ce garçon, il a de la gueule. Elle

est magnifique, ta mère. Quelle allure ! Elle est jolie cette fille, tu ne trouves pas ? » Parfois ça collait avec ce qu'auraient dit les autres types de la classe. Parfois non. Moi, je ne sais pourquoi, je me fais toujours à l'avis de Charles. Si un aveugle, intelligent comme lui, émettait des avis sur la beauté, c'est qu'il devait savoir ce qu'il disait. Il y avait une beauté secrète, et Charles la connaissait.

Essaye, lui dis-je.

Essaye quoi ?

Écris-lui.

Je sais d'avance que je n'ai aucune chance.

Tu ne peux pas savoir.

Je suis aveugle.

C'est mieux que d'être débile.

Détente. Charles et moi, on se marrait enfin. J'en profitais pour être franc.

Écris-lui, je serai là pour te soutenir. Mais mon vieux, c'est complètement idiot.

Tomber amoureux, comme ça, alors qu'on peut tout simplement avoir des copains et des copines, ça me dépasse.

– Tu ne peux pas comprendre.

Ah ! La phrase typique ! Mais dis donc, t'es vraiment devenu aussi niais que dans les films ? dis-je, mais pour ne pas le vexer, je lui repris le bras. Tu sais, Léa est très gentille. C'est déjà ça, Charlot. Elle ne se moquera jamais de personne. En tout cas pas d'un type bien comme toi, vieux !

Charles restait silencieux. Je passai toute la soirée avec lui. Nous marchâmes dans son quartier, il m'écoutait.

Écris-lui, écris-lui, écris-lui. Qu'est-ce que tu as à perdre ? Si elle ne veut pas... Je ferai tout ce que je peux pour te remonter le moral, espèce de frère. Je ferai tout ce que je peux. Je n'aurai jamais de copine, pour qu'on fasse plein de trucs ensemble, tous les deux. Promis. Juré. Juré. Juré.

Quand je le quittai, la nuit s'était posée sur la ville. Je le laissai à la porte de son immeuble, et courrai chez moi. Elizabeth m'attendait en sculptant nerveusement. Je l'embrassai, mais cette fois cela ne marcha

pas. Elle me fit la gueule. Je constatai, dépité, qu'elle ne m'avait rien laissé à manger.

IV

Loin des yeux, près du cœur

Le lendemain, catastrophe, contrôle de maths. Les révélations de Charles m'avaient empêché de réviser. Pour Charles, ce n'était pas bien grave, il était excellent dans presque toutes les matières. Après avoir rendu copie blanche, j'allai le retrouver dans la cour du lycée. Nous attendîmes d'être seuls pour parler.

– Tu lui as écrit ?

Oui. Enfoiré, c'est de ta faute.

Pardon ?

C'est de ta faute si je lui ai écrit.

Et alors ? Tu le regrettes ?

Évidemment que je le regrette. Pas moyen de récupérer cette lettre maintenant que je l'ai postée. Je ne comprends vraiment pas pourquoi mon père a eu l'idée de travailler dans une banque. Y a rien de plus con qu'une banque. Il aurait mieux fait de

travailler à la poste : j'aurais pu la récupérer cette lettre.

Écoute, Charles. Il fallait que tu lui dises. Si tu ne penses qu'à Léa, il vaut mieux que tu saches tout de suite ce qu'elle ressent pour toi.

Rien du tout !

Souviens-toi de ma promesse. Si elle ne t'aime pas je sacrifie tout à notre amitié. Tu vois, je prends mes responsabilités.

Espèce de frère !

Charles et moi, nous sommes enfants uniques. Alors, pour nous, c'était fabuleux d'être presque comme des frères. Comme le disait Marc, un copain, on avait tous les avantages et aucun inconvénient de la fraternité. Il savait de quoi il parlait, avec ses trois frères et ses deux sœurs.

J'imaginai à quel point la rédaction de cette lettre avait dû être pénible pour Charles. En classe, il travaillait trois fois plus que les autres tant pour rester dans le cursus normal que pour rester avec moi.

Les jours qui suivirent, Charles cessa pratiquement de manger. Le samedi soir, lorsqu'il vint prendre son cours de sculpture, Elizabeth le trouva bizarre. Elle le laissa travailler pour venir me voir dans ma chambre.

Hugo, Charles est étrange, aujourd'hui. Est-ce qu'il va bien ?

Oui.

Tu devrais lui parler. Je te dis, moi, que Charles est anxieux.

Maman...

Oui ?

Elle se rapprocha de moi. Elle adorait quand je l'appelais maman. C'était rare, j'aimais bien son prénom : Elizabeth. L'appeler par son prénom me donnait l'impression d'être un adulte.

Maman, est-ce qu'une femme pourrait tomber amoureuse d'un aveugle ? Mais vraiment amoureuse... ?

Évidemment mon chéri ! Les êtres humains peuvent tous tomber amoureux les uns des autres ! Comment peux-tu te poser de

telles questions ?

Laisse tomber, Elizabeth. C'est juste les publicités et les affiches de films qui m'ont fait douter. Ne lui répète pas...

Je ne comprends rien à ce que tu me racontes, mon grand. Je ne lui répèterai rien du tout. De toute façon, il est absorbé par sa sculpture.

Elle sortit de la pièce. Avant, je n'avais jamais imaginé que le handicap de Charles le rende aussi différent pour les autres. Mais depuis que Charles m'avait parlé de ses sentiments pour Léa, je réalisai que pour beaucoup de nos copains cette différence avait du poids. Non qu'ils le respectaient moins, mais... Ils n'imaginaient pas que Charles puisse avoir la même vie que nous, les "normaux".

A l'heure du dîner, et Charles et Elizabeth étant absorbés par leur terre glaise, je quittai ma bande dessinée pour préparer un repas. Du moment que c'était surgelé, précuit et que le four à micro-ondes fonctionnait, j'étais un cuisinier

hors pair. Quand la nuit descendit jusqu'à la fenêtre de la cuisine, je raccompagnai Charles chez lui. Devant la porte de son immeuble, il me serra dans ses bras avec force, et murmura :

Merci.

Les larmes me montèrent aux yeux. Je lui rendis son étreinte encore plus fort et partis sans un mot. Sur le chemin du retour, je réfléchis à l'amitié, à l'avenir et... au présent. Le présent ? Charles était amoureux. Et moi ? Je faisais du judo, j'étais nul en maths et je devais absolument finir de lire ce damné bouquin de Stendhal, le Rouge et le Noir. Qu'y avait-il d'autre dans ma vie ? Charles, bien sûr. Maman. Papi et Mamie, là-bas, à Carnon. Léa, pas loin d'eux. Et quelques vieux copains du collège. En passant le seuil de la maison j'avais deux certitudes :

la première, c'était que j'avais beaucoup de chance d'aimer tous ces gens. La deuxième, c'était qu'il me manquait quelque chose. Cette nuit-là, par la fenêtre entrouverte,

un léger vent frais se glissait et venait faire frissonner mes draps. Allongé, immobile, je songeai de longues heures avant de m'endormir, en contemplant la nuit.

V

La réponse

Le lendemain, je m'éveillai en pensant à mon père. Comme souvent, je tentais péniblement de recoller mes souvenirs. Une barbe de trois jours. Un rire à la fois gai et effrayant.

Plus jeune, vers onze ou douze ans, j'étais parvenu à retrouver une photo en fouillant dans les affaires d'Elizabeth. Je l'avais contemplée longtemps cette photo, puis l'avais laissée à sa place, avec la ferme intention de revenir la voir chaque jour.

Dès que maman serait sortie, je retournerais voir la photo. Le lendemain, dès son départ, j'avais foncé, mais la photo avait disparu. À son retour je serrais les poings.

Rends-moi papa, lui avais-je crié.

Tu sais bien qu'il est en prison, mon cœur. Sa voix était presque inaudible.

— Pourquoi je ne vais pas le voir en prison ?

Où est la photo qui était dans ce tiroir ? Je la veux !

Mais elle n'avait rien répondu et jamais je n'avais retrouvé cette photo. Des années durant, je regrettai de ne pas l'avoir dérobée. J'aurai mieux fait de la voler. De la garde pour moi. Ce visage un peu effacé par les larmes d'Elizabeth, sans doute, c'était mon père. MON père. Ne m'appartenait-il pas un peu ?

Ce dimanche matin, Elizabeth était de bonne humeur. Elle me demanda à nouveau comment allait Charles, et s'il n'avait pas de problème particulier. « Non maman ». Je voulus, pour la millième fois, l'interroger sur Maxime. Comment était-il ? Parlait-il de moi ? S'occupait-il de moi ? Pourtant, je décidai de garder le silence. Elizabeth était une mère d'exception, mais elle m'avait volé mon père. D'une certaine façon, nous étions les êtres les plus proches au monde. Vu sous un autre angle, nous étions ennemis. Parce qu'on ne pardonne pas, même à sa mère, le vol d'un père.

Mes réflexions furent interrompues par un coup de fil de Charles.

Hugo. Viens !

Encore ???

Viens, s'il te plait !

Viens toi-même !

Tu ne comprends pas. J'ai reçu une lettre. Ma mère dit qu'elle a été postée à Carnon. J'arrive !

Encore une course à pied jusque chez Charles, en attendant que maman fasse fortune et m'achète un scooter. Lorsque j'arrivai, Charles m'attendait devant l'entrée de son immeuble. Ça devenait une habitude : coup de fil, ordre de le rejoindre immédiatement, et dès le coin de sa rue, vision de Charles stressé sous sa porte cochère.

Il me tendit la lettre de Carnon. Je reconnus immédiatement l'écriture de Léa.

C'est elle ! Dis-je.

Je ne voulais plus du tout ouvrir la lettre. Je savais qu'elle était incapable d'être méchante. Mais je savais aussi qu'une lettre de refus, même gentiment tournée,

entraînerait Charles dans le désespoir le plus total.

Lis-la moi !

D'accord.

L'enveloppe était déjà décachetée, maladroitement. Je soupçonnai Charles d'avoir au moins voulu respirer la lettre, en attendant de la lire.

Lis-la à voix basse, s'il te plait. Assez vite, mais pas trop vite.

Je le plaignais de dépendre de moi dans une telle circonstance.

Je lus :

Mon cher Charles, ta lettre m'a beaucoup touchée. Je me souviens, moi aussi, de notre conversation dans la chambre d'Hugo. Tout ce que je voudrais te répondre, je ne peux pas supporter que quelqu'un d'autre le lise. Alors téléphone-moi. Et sache que nos sentiments sont réciproques. Post-scriptum : ne dis rien à Hugo. J'ai peur qu'il nous en veuille.

Charles était aux anges. Moi, j'hésitais. Je me réjouissais pour Charles et pour

Léa, j'espérais que tout se passerait bien entre eux. Je leur faisais confiance pour ne jamais m'oublier, pour que rien ne change entre nous. Mais le post-scriptum m'avait pincé au cœur. Pour qui me prenait-elle ? Je n'étais pas jaloux, encore moins avec mes deux meilleurs amis. Pourtant, malgré l'affection que je leur portais, je me sentais éloigné sans savoir pourquoi.

Quelques quarts d'heures plus tard, nous nous séparions. Charles, enivré, s'apprêtait à téléphoner à Léa. Je rentrai chez moi lentement, traînant dans les rues. Un immense sentiment de solitude me submergeait. Les larmes me montaient aux yeux, et je raidissais mon visage pour ne pas les laisser sortir. J'aurais voulu que Charles reste à moi. Que Léa reste à moi. J'aurais voulu connaître mon père, ce criminel comme l'avaient dit les journaux. Elizabeth pourrait me consoler. Je la reconnus qui marchait au coin de la rue.

Elizabeth !

Elle se retourna et me sourit. Je courais vers

elle. Plus elle me souriait, moins c'était facile de retenir mes larmes. Parvenu à sa hauteur, j'éclatais en sanglots dans ses bras. Mon chéri. Qu'est ce qui t'arrive ? Raconte-moi tout.

Maman. J'ai besoin de toi. Je n'ai que toi, tu comprends ? Je n'ai personne d'autre que toi.

Elle me serra dans ses bras, et j'oubliai que j'étais un garçon de quinze ans qui chialait dans la rue, sous les yeux de tous, dans les bras de sa mère. J'oubliais.

Tu sais, Hugo. On est le neuf mars aujourd'hui.

J'm'en fous.

Tu t'en fous ? Le neuf mars, c'est mon anniversaire et c'est aussi exactement onze jours avant le début du printemps. Au diable l'avarice ! Je t'invite au restaurant, mon chéri. Tant pis pour la nouvelle casserole. On en achètera plein quand j'aurai fait fortune.

Je la serrai très fort contre moi. Dans sa chaleur, la vie me semblait déjà plus

légère. Je lui pris le bras et elle m'emmena déjeuner.

VI

Comme un touriste

La télévision l'avait annoncé, aujourd'hui serait le premier jour chaud de l'année.

Nous étions le 12 mars et le printemps pointait son nez.

Le mercredi avait toujours été mon jour préféré, symbole du milieu de semaine, jour des enfants et de Mercure (Dieu des marchands et du voyage).

22 ° affichés sur le thermomètre du balcon. Je décidai d'aller me balader le long des quais de Seine.

On avait encore le temps de réviser, le conseil de classe n'était que dans deux mois. J'appelais Charles pour lui proposer de m'accompagner.

Allo, Charles ? Ça te dirait, une balade sur les Quais de la Seine ?

Quand ?

Cet après-midi : il fait beau, on en profite ?

Il refusa, le mercredi était dédié à l'Institut Valentin Haüy de la rue Duroc.

En fait, je n'avais besoin de personne. Le soleil était là, inutile de rester enfermé. Je pris mon sac à dos, j'y glissais le Rouge et le Noir de Stendhal. Je devais rendre la fiche de lecture le lendemain.

Je savais à l'avance où mes pas me porteraient : le square Jean XXIII, situé à l'arrière de la cathédrale Notre-Dame.

Julien Sorel, Mathilde de la Mole et Madame de Rénal, héros du livre de Stendhal, pesaient lourd sur mes épaules.

Les héros de ce roman de 600 pages me fascinaient. Julien Sorel, le paysan qui voulait devenir un homme important, grâce à son intelligence précoce. Madame de Rénal, bourgeoise de province qui tombe amoureuse de Julien, de dix ans son cadet. Et surtout Mathilde de la Mole, fille de marquis, prête à tous les sacrifices pour vivre son histoire d'amour avec Julien.

Je descendais d'abord les marches du Trocadéro, peuplées de touristes japonais

et américains, pour aller me planter le nez sous la Tour Eiffel, avant de longer le Quai Branly.

Arrivé aux Invalides, les pelouses étaient désertes. Tout le monde était retourné dans son bureau après le déjeuner. Je pris d'assaut le premier quartier d'herbe et m'y allongeai pour entamer ma lecture.

J'avais l'après-midi et la soirée pour ingurgiter plus de 100 pages, comprendre l'histoire, les intrigues les relations entre les personnages. Je voulais surtout connaître la fin.

Pour me fondre dans l'univers de l'auteur, je cherchai à m'identifier au héros : Julien Sorel.

Même si je partageais son désir de réussite sociale, cette histoire d'amour avec une femme plus âgée me dérangeait. Pour moi, la différence d'âge était un obstacle aux relations amoureuses durables. À la moitié du livre, Je me sentis soulagé par leur rupture. Je préférais la deuxième histoire d'amour avec Mathilde.

Mathilde et Julien avaient quasiment le même âge, rien en s'opposait à leur amour. À nouveau je me retrouvais dans le héros. Je fermai le livre à l'instant où Mathilde décidait de se couper une mèche de cheveux, preuve ultime – pour cette jeune fille de bonne famille – de son amour pour Julien.

La tête emplie de marquis, de châteaux et d'églises, je fis le tour du Quai d'Orsay, me demandant où se situait le bureau du ministre des Affaires Étrangères. Comme Julien Sorel, je voulais voyager. Et le meilleur moyen de le faire, quand on a une mère artiste fauchée, c'était de devenir diplomate.

Je les regardais, me rêvant à leur place, endossant leur costume et partageant intrigues et secrets de la politique internationale.

Deux ambassadeurs me tirèrent de mes rêveries, à l'intérieur du Ministère :

Vous attendez quelqu'un ?

Non, je visite, je m'imprègne de cet univers !

Je suis navré, mais l'enceinte du bâtiment est exclusivement réservée aux fonctionnaires du Quai d'Orsay, m'expliqua l'un d'eux.

Oui, je comprends tout à fait ... Les secrets ! J'allais partir messieurs.

Bon après-midi, jeune homme !

Bonne journée.

Fils d'une mère bohème, à chaque fois que je les côtoyais, le luxe et les institutions de la République produisaient un effet rassurant sur moi.

En quittant le ministère, je me rappelai que Julien Sorel m'attendait. Il me fallait vite replonger dans son histoire.

Heureusement que Charles avait son rendez-vous, sinon nous aurions parlé pendant des heures, comme d'habitude, et ma fiche de lecture aurait été décorée d'un zéro pointé.

Je longuai l'Assemblée, qui abritait le superbe hémicycle, la salle des pas perdus et

la fameuse salle des quatre colonnes. Plutôt que de traverser la Seine à la Concorde, je passais par Saint-Germain-des-Prés.

Le Café de Flore, celui des Deux Magots, l'église Saint-Germain, le Procope – plus vieux café de Paris – et enfin la fontaine Saint-Michel. Tous les lieux où j'aimerais vivre plus tard.

J'observais dix minutes durant les gens qui s'étaient donné rendez-vous ici, à côté de la fontaine asséchée. Tantôt les visages étaient tendus et attristés du retard de "l'autre", tantôt rassurés quand, enfin, la tête familière apparaissait au milieu de la foule inconnue. C'était amusant.

Avec l'approche du printemps s'ouvrait aussi le début de la saison des amours : des centaines de couples se promenaient fièrement dans la rue. Je les trouvais à la fois ridicules et sympathiques.

Parfois, avec Charles nous attribuions des notes aux couples que nous croisions. Je lui décrivais ce que je voyais, et lui me posait des questions sur la position des bras, me

demandait si la tête de la femme était penchée, si elle soulevait le pied quand son amoureux l'embrassait, comment elle le regardait, si lui, soutenait son regard.

Ma note maximale était de 8 et demi sur 10. Je l'avais attribuée à un couple de personnes âgées que j'avais surpris en train de s'embrasser, comme des adolescents, sur le Pont Neuf un soir de juin.

Leur amour affiché au coucher du soleil m'avait irradié, tel un présage d'espoir. Je croyais en la possibilité d'un amour unique, pour la vie et exclusif par son intensité. Cela m'avait aussi prouvé qu'il n'y a pas besoin d'être jeune pour être heureux.

VII

Le gardien du phare

Il ne me restait plus qu'à traverser la Seine et rejoindre l'arrière des flèches de la cathédrale la plus célèbre et la plus visitée de France.

J'essayai de me frayer un chemin au milieu des groupes de touristes rassemblés autour de leur guide sur le parvis de Notre-Dame. Je m'arrachai à la foule pour atteindre le calme du square Jean XXIII.

En poussant le portique vert, le tumulte et le temps s'immobilisèrent brusquement. D'un regard circulaire, je choisis mon siège : un chêne centenaire à l'abri duquel je pourrais poursuivre paisiblement ma lecture.

Nous n'étions que quatre personnes dans le square, un mercredi après-midi de mars à Paris ! Ça rajoutait à la magie de l'endroit. Immédiatement, je me replongeai dans

mon roman. J'arrivai à lire vite, l'histoire me plaisait réellement.

Pour être à l'aise, j'enlevai mes chaussures et mes chaussettes. Je plongeai mes orteils dans l'herbe. Le contact avec la nature était total. J'avais conscience d'appartenir aux êtres vivants, au même titre que le gazon qui chatouillait les pieds, et que l'arbre contre lequel j'étais adossé.

Le roman était long, mais le héros Julien Sorel m'avait donné l'envie et le courage de poursuivre ma lecture jusqu'au bout. Mon meilleur ami étant amoureux, je voulais comparer son histoire avec celle de Julien. Pendant les deux heures et demie qui suivirent, je me laissais absorber par les élans et les déclarations d'amour, les départs et les retrouvailles.

Je refermai ce magnifique roman, avec la satisfaction du sentiment du devoir accompli.

Le soleil dardait ses derniers rayons à travers ce que j'appelais les "feuilles de jour" du chêne, l'espace laissé entre les feuilles

d'un arbre et dans lequel s'engouffre la lumière. Je décidai de m'offrir une récompense, une sieste serait mon trophée.

En rêve, les flots de l'océan vinrent caresser mon visage, la puissance des vagues était réelle. J'étais le gardien du phare de Biarritz, le phare-ouest de l'Atlantique.

J'avais une mission, imposée par la Mairie et par les parents biarrots : surveiller les jeunes surfeurs qui, par goût de l'extrême, s'aventuraient à la tombée de la nuit sur la Grand' plage pour défier l'Océan.

Le square ferme Monsieur.

Je suis le gardien du phare, je suis le seul à décider de la fermeture.

Il n'y a pas de phare ici, Monsieur. Nous ne sommes pas en bord de mer mais à Paris, me répondit, irrité, le surveillant du square Jean XXIII.

Je me réveillai en sursaut, l'homme était planté devant moi, mécontent de constater que j'avais squatté pieds nus "sa" pelouse. Je rassemblai mes affaires, me rhabillai à la hâte.

Elle était là. Je la découvris. On n'oublie jamais la première fois.

D'abord , ce fut sa silhouette que j'aperçus de dos et sa coiffure faite de nattes perlées. Elle se dirigeait vers la petite porte verte, pour sortir du square.

De manière impulsive, je me mis à courir pour lui ouvrir la porte.

La première impression que j'eus de Noémie, ce fut son parfum.

Merci

De rien. Toi aussi, tu t'es fait déloger par le gardien du square ?

Non. Moi je ne dormais pas. Je viens très souvent ici et je connais l'heure de fermeture.

Tu m'as vu dormir ?

Oui, et j'ai surtout vu que tu étais en train de rêver quand le gardien s'est adressé à toi.

Le vent caressait son visage et faisait se balancer les deux nattes qui encerclaient sa figure.

Pour la deuxième fois, je reçus une effluve

de son parfum.

Je savais au plus profond de mon être que cette rencontre était importante.

Elle soupira.

Je vais marcher, puisque le square ferme.

Tu ne peux pas rentrer chez toi ?

Si, je peux. Mais je préfère être dehors.

Elle me donnait envie de la connaître, je tentai ma chance :

Il y a Berthillon à 50 mètres, je t'offre une glace ? Ce sont les meilleures de Paris.

D'accord, me répondit-elle sans réfléchir.

Je me sentais si léger.

VIII

Bris de glaces

Cassis, citron et plombières, nous avons pris la même chose et comme le chantait Michel Jonasz : “on mangeait des glaces à l’eau, et l’on regardait les bateaux, parce que c’était quand même beau”... Le serveur de chez Berthillon était Pakistanais. Il nous confia qu’il avait peur des événements dans son pays.

Il se sentait en sécurité ici, mais craignait pour la vie de sa famille qui était restée à Islamabad, la capitale du Pakistan.

Noémie avait les yeux humides. L’histoire du serveur l’avait touchée.

L’avoir interrogé chacun à notre tour, nous avait également permis de nous parler, par personne interposée.

Elle mangeait sa glace avec application et dégustait le citron uniquement après avoir fini le cassis. Je prenais un petit peu de

tout à chaque fois.

Je le savais, mais ce fut encore plus clair : j'étais vraiment timide. En dépit du courage surnaturel qui s'était emparé de moi pour l'inviter à prendre une glace, je me retrouvais totalement désespéré devant la fraîcheur et le calme qui se dégageaient de Noémie.

Elle s'aperçut de ma timidité et prit l'initiative d'engager la conversation :

Tu vas au lycée ?

Oui !

Tu es en quelle classe ?

Je suis en seconde, et toi ?

Moi je suis en Terminale ES au Lycée International de Saint-Germain-en-Laye, option musique.

Moi, je vais savoir en juin si je passe en Première. Tu joues d'un instrument ?

Oui, j'ai commencé le piano en Nouvelle-Zélande. Je ne joue que du classique.

La discussion resta superficielle, se rattachant à des sujets banals. Elle tourna ses yeux vers son poignet, les aiguilles de sa

montre indiquaient déjà 20h15.

Je dois rentrer. Ça m'a fait très plaisir de te rencontrer, j'adore parler à des nouvelles personnes. Je n'ai pas vraiment beaucoup d'amis dans cette ville.

Je sentis comme une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale, je réalisai que je n'étais qu'une simple rencontre pour Noémie. Je ressentais toujours cet élan qui m'avait poussé à aller lui parler une heure plus tôt. J'eus envie de lui crier que pour moi, elle n'était pas juste une nouvelle personne, et que des amis à Paris, j'en avais déjà beaucoup. J'aurais bien aimé la revoir.

Moi aussi ça m'a fait super plaisir de te rencontrer, parvins-je difficilement à articuler. Heu...Le plaisir est accentué quand la magie est au rendez-vous !

Mes joues devinrent toutes rouges. Noémie ne releva pas, elle sourit d'un air poli. Comme pour effacer le sang qui chauffait mon visage, elle me déposa un petit baiser

sur la joue gauche, et s'empressa de s'engouffrer dans une rue perpendiculaire de l'Île Saint-Louis.

Sans plus attendre, je me jetai à sa poursuite. Elle était partie, sans me laisser aucun moyen pour la revoir.

J'avais l'impression d'avoir fait un rêve, elle était rentrée dans ma vie comme un cyclone, et en était sortie une heure plus tard, comme une tramontane qui vous caresse le visage en vous souhaitant bonne nuit.

Des silhouettes arpentaient les rues de l'Île Saint-Louis, je les bousculai involontairement au passage, en tentant de retrouver Noémie. Il fallait que je la trouve, et que j'ose lui donner mon numéro de téléphone. Je courrai à perdre haleine. Je m'engageai dans toutes les ruelles à sa recherche.

J'aurais aimé être dans un film parce que dans les poursuites, les héros savaient toujours quelle direction ou quelle rue le poursuivi avait empruntée, c'était pratique !

Ce qui l'était moins, c'était que j'avais

beau chercher, refaire mon chemin en sens inverse, elle n'était plus là. Elle avait eu le temps de s'évanouir dans la foule, ou peut-être était-elle rentrée dans un immeuble. Oui, elle habitait sans doute l'Ile Saint-Louis, ce qui expliquait qu'elle soit allée au Square Jean XXIII.

Résigné, je rentrai chez moi en bus, dépité, envahi par les regrets et désespéré à l'idée de ne plus la revoir. Je ressentais l'injustice de la vie et tentais d'accrocher un regard de compassion parmi les passagers. Mais les regards étaient ailleurs. J'essayais de me dire que ça n'était pas grave. Des filles, on en rencontre tout le temps. L'idylle de Charles et Léa m'influçait : aimer le Rouge et le Noir, palpiter pour une étrangère... À n'en pas douter, ça passerait.

Elizabeth m'attendait pour dîner, elle était au téléphone et parlait en italien avec son fournisseur de marbre blanc du Nord de l'Italie.

D'où viens-tu ? Me demanda-t-elle raccrochant.

J'étais sur les Quais de Seine pour finir mon bouquin de Stendhal

Lequel ?

Le Rouge et le Noir. Tu l'as déjà lu ?

Ah, oui. Et je trouve que Julien Sorel joue trop avec les sentiments des femmes

Je ne vois pas les choses comme ça.

Tu as vu comment il les traite ?

C'est un romantique ! Il agit selon ce que son cœur lui dicte, il est honnête avec lui-même.

D'accord. On va passer à table

Il faut que je dîne vite, Elizabeth. J'ai ma fiche de lecture à faire ce soir.

Tu me la feras lire demain avant de partir ?

Le dîner ne s'éternisa pas. Une demi-heure après s'être assise à table, ma mère reprit son téléphone et j'allai travailler dans ma chambre.

J'entendais les "come stai ?", "benissimo", "ottimo", "certo" italiens de ma mère.

L'histoire de Stendhal était encore fraîche dans mon esprit, et il ne me fallut que deux heures pour achever mon devoir.

Je saisis mon agenda pour inscrire ce que j'avais fait en ce mercredi 12 mars : lever 8h30, petit déjeuner, téléphone à Charles, balade dans Paris en lisant le Rouge et le Noir, rencontre de Noémie, glace avec elle chez Berthillon et retour en bus à la maison à 21h, dîner avec Elizabeth, fiche de lecture et coucher à minuit.

IX

Tilt

Je pensais pouvoir m'endormir immédiatement. J'étais optimiste.

Dès que je fus installé dans mon lit, les images de Noémie m'envahirent à nouveau, elle était à côté de moi, sa tête était sur mon épaule, du côté gauche, celui du cœur.

Bonsoir Noémie, je n'ai pas réellement osé te dire à quel point j'étais heureux d'avoir pu te rencontrer.

Ses mains vinrent se poser délicatement sur mes deux épaules. Elle s'était redressée, comme pour me rassurer. « Je n'ai jamais vu quelqu'un prendre autant de plaisir à manger une glace à 20h, c'est pour ça que ta confiance ne me surprend pas vraiment ». Son ton serein, la douceur de sa voix, ses mains sur mes épaules et le nuage de parfum qui l'entourait étaient autant

d'indices pour que je conclue que j'étais en présence d'un ange. Un être parfait, protecteur, à côté duquel rien n'avait plus d'importance, le temps avait suspendu son vol. La seule chose qui comptait, c'était elle. Il fallait qu'elle reste à côté de moi.

Il me fallut beaucoup de concentration pour le cours de français du jeudi matin. Je regardais les peupliers par la fenêtre et repensais au square Jean XXIII.

Je dus me ressaisir au moment de rendre ma fiche de lecture que je tendis avec fierté, je savais par avance que mon analyse plairait à l'esprit curieux et romantique de Monsieur Davy, notre professeur de français.

Je ne mangeais que rarement à la cantine et je déjeunais tous les jeudis avec Charles au Café du Trocadéro. Les serveurs nous connaissaient et nous offraient systématiquement les cafés, pour remercier notre fidélité.

Charles m'attendait en terrasse, à "notre" table. Nous aimions déjeuner ici. Le lieu

était rempli de filles et de garçons victimes de la mode.

On mettait des notes.

Raconte-moi ta balade d'hier, Hugo.

Tu ne vas pas en revenir, mon pote !

Bon, on passe la commande d'abord, comme ça on discute tranquille après.

Ok.

Deux hamburgers avec œuf à cheval, un saignant et un à point, avec des frites bien grillées et du ketchup s'il te plait !

Et vous boirez quoi, les gars ?

Un coca et une limonade Serge, merci.

Oui, donc ? Allez, raconte !

J'ai passé l'après-midi à bouquiner, il fallait que je rende une fiche de lecture sur le Rouge et le Noir de Stendhal ce matin, tu sais.

Ok.

Et j'ai fini ma balade par le Square Jean XXIII.

Le Square quoi ?

Le Square Jean XXIII. Celui qui est derrière Notre-Dame, on y avait été ensemble

l'année dernière pour la fête de la musique,
tu te souviens ?

Oui, oui d'accord.

Et je me suis fait virer par le gardien du
Square, il fermait à 19h.

Tu t'es battu avec lui ou quoi ?

Non pas du tout, j'ai rencontré la femme
de ma vie. "Hier, j'ai rencontré la femme
de vie ..." chantais-je.

Pardon ? (Charles avait toujours eu beau-
coup de mal avec ce qu'il appelait mon
goût immodéré pour l'exagération).

Oui, oui la femme de ma vie.

Raconte ! encouragea Charles d'un ton
sarcastique.

Je t'explique : en quittant le Square, je l'ai
aperçue et directement j'ai couru vers elle.
Comme dans les films mon pote !

Oui, comme dans les mauvais films !

J'ai couru vers elle, donc, pour lui ouvrir
le portique du Square, et je ne sais pas ce
qui m'a pris, je lui ai proposé qu'on aille
prendre une glace à côté.

– Où ça, à côté ?

Ben, chez Berthillon, à 50 mètres du Square !

Et elle a accepté ?

Mais oui, c'est ça qui est énorme ! Donc on a été prendre une glace et on a choisi les mêmes parfums. C'est un signe, non ?

Et après, et après ?

Après, rien. Elle a regardé sa montre, a décidé de partir, m'a embrassé timidement sur la joue et a disparu dans une rue adjacente.

C'est tout ?

C'est déjà pas mal, non ?

Mais elle t'a laissé son numéro de téléphone ou quelque chose ?

Non, et c'est aussi pour ça que je lui ai couru après quand elle est partie.

Les plats furent servis, laissant un laps de temps à l'esprit cartésien de Charles pour se mettre réellement en marche. Je n'avais jamais vu quelqu'un réfléchir de cette façon, il pesait toutes les solutions avec le plus grand pragmatisme, ne se laissait jamais déborder par ses sentiments, et

surtout n'offrait rien au hasard. Sauf quand il s'agissait de Léa.

Une fois le déjeuner achevé, on tendit nos assiettes à Serge afin de faire place nette sur la table.

Charles embraya directement.

Elle t'a dit son prénom ?

Noémie.

Elle a quel âge ?

18 ans.

D'accord, c'est une vieille ! Et tu sais où elle habite ?

Non, je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être sur l'île Saint-Louis, ce qui expliquerait que je ne l'ai pas retrouvée après son départ.

Elle va où en cours, elle est lycéenne, non ?

C'est à ce moment que mon cerveau me cogna les tempes, une étincelle venait de jaillir :

– Elle est au Lycée International de Saint Germain-en-Laye, en Terminale ES !
répondis-je tout excité.

Je bondis au-dessus de la table, m'excusai

de mon départ rapide à Charles et demandai à Serge de mettre nos repas sur une note, je payerai plus tard.

Je t'expliquerai Charles, je t'appelle.

X

Surprise au Lycée

Il fallait absolument que je trouve une Poste, ils avaient des bornes Internet en libre accès ; là je trouverai l'adresse. Il y en avait une rue de Longchamp.

Lycée International de
Saint-Germain-en-Laye

1, rue du fer à cheval

Elizabeth m'avait transmis son goût pour l'ésotérisme, et quand ça m'arrangeait, je prêtais attention aux signes. RUE DU FER À CHEVAL, il y avait de quoi relever, quand même. Les fers à cheval, chacun sait que ça porte bonheur. Je ne pouvais que me réjouir de ce signe.

Rapidement, je visualisai mon emploi du temps de l'après-midi, j'avais E.P.S., je décidai de sécher et sautai dans le premier métro direction Charles de Gaule – Étoile et après RER A jusqu'à

Saint-Germain-en-Laye.

Il y avait un plan de la ville à la sortie du RER. La rue du fer à cheval et le Lycée de Noémie ne se trouvaient pas vraiment dans le centre-ville.

Après une demi-heure de marche, j'arrivais devant le bâtiment. Il était 14h00 et les couloirs étaient déserts.

Bonjour Madame, je cherche la conseillère d'éducation

Oui, c'est moi. C'est à quel sujet, jeune homme ?

J'aurais voulu savoir s'il y a beaucoup de Terminales ES dans le Lycée.

Il y en a quatre, mais c'est à quel sujet ?

Voilà, en fait j'ai besoin de votre aide.

Dîtes toujours, je verrai si je peux faire quelque chose !

Je suis un ami de Noémie et nous étions ensemble hier après-midi. Elle a oublié son porte-monnaie et j'aurais aimé lui rendre le plus vite possible, elle doit en avoir besoin.

Un petit instant.

Elle consulta les listes de classe, et son doigt s'arrêta au début de la liste de la dernière Terminale ES :

Noémie Bouabila, Terminale ES 4, c'est bien ça ?

Oui c'est ça, dis-je d'un ton assuré, alors que je n'avais pas la moindre idée de son nom de famille.

Et bien, si c'est elle jeune homme, laissez-moi son porte-monnaie, je lui ferai apporter en cours.

C'est à dire que je préfèrerais lui remettre directement. Pourriez-vous me dire à quelle heure elle termine s'il vous plait ?

Mademoiselle Bouabila est en cours de mathématiques jusqu'à 16h00.

Merci beaucoup de votre aide, Madame.

Je me dépêchai de sortir de l'enceinte du Lycée, encouragé par le regard suspicieux de la CPE.

J'avais un peu moins de deux heures à tuer. Près du lycée se trouvait Le Relais où je m'installai et commandai un coca. Je devais élaborer une stratégie à adopter

avec Noémie.

Je ressassai les faits : elle s'appelle Noémie Bouabila, elle sort d'un cours de maths à 16h00.

Elle sera probablement entourée de ses amis et ne s'attendra pas à ce que je l'attende à la sortie de son lycée, moins de vingt-quatre heures après notre première rencontre.

Si je m'avance vers elle pour la saluer, elle va me prendre pour un illuminé. Ce serait plus malin de me positionner à un endroit stratégique.

Je me souvins alors qu'il y avait un banc devant l'établissement.

Assis à cet endroit, j'étais sûr de la voir et d'être vu. Dans une heure, je ne laisserai pas passer ma chance.

« Merci Charles de m'avoir posé cette question ! Espèce de frère ! »

Mon cœur recommençait à battre la chamade, mon sang cognait sur mes tempes, je ne parvenais pas à savoir si je passerais à ses yeux pour un imbécile ou un héros.

En attendant le moment de rejoindre le banc, le flipper avala mes deux euros, je jouai pour passer le temps et penser à autre chose.

Après avoir remporté deux parties gratuites, je ramassai mes affaires.

Il était 15h45. Hors de question de la louper. J'avais le trac, un nœud au ventre, tel un acteur qui va entrer sur scène. "La vie est un théâtre," me répétait souvent Elizabeth. De lourdes gouttes de sueur perlaient sur mon front. Je les sentais, m'épongeais, mais elles revenaient systématiquement.

J'eus envie de fuir. Il était encore temps, personne ne m'avait vu sauf la conseillère d'éducation.

Ma présence ici, c'était le coup de poker. Soit elle paniquait de me voir ici et feindrait de ne pas me remarquer, soit elle se trouvait dans le même état d'esprit que moi, et paraîtrait ravie.

Les premiers élèves sortaient par grappe, je les détaillais un par un. Pas de Noémie. 16h02, elle doit parler avec le professeur

de mathématiques.

16h08, elle n'a pas compris un exercice, c'est normal qu'il lui explique en détails.

16h12, peut-être qu'elle est malade et qu'elle n'est pas venue en cours.

16h17, je reste jusqu'à 16h25. Après, je rentre.

16h23, le cortège de lycéens totalement dispersé, elle franchit la porte de son Lycée. Tu as quelque chose pour moi, non ? Un porte-monnaie, il me semble !

Elle était encore plus belle que la veille, elle se tenait droite comme un i, et portait de petites lunettes cerclées de blanc qui ajoutaient à son sérieux.

Mon cœur se serra, j'étais paralysé.

Heu oui... enfin pas vraiment... c'est-à-dire que... balbutiais-je.

Laisse tomber, j'ai compris. Je te disais ça pour te charrier, c'est tout. Je viens de passer vingt minutes avec la conseillère d'éducation qui m'a fait subir un véritable interrogatoire sur ce porte-monnaie imaginaire.

Désolé, lui rétorquai-je.

En fait, je n'étais pas du tout désolé. Sans cette convocation, elle serait sortie de l'enceinte du lycée avec ses copines et ses copains. Ça aurait sûrement été plus dur d'aller lui parler.

J'étais tellement heureux de la voir, de détailler les traits fins de son visage. Cette fois, j'avais conscience que ce n'était pas un rêve, ni une illusion.

XI

Volcan

Je m'essuyais le front avant de lancer timidement :

Tu as prévu quelque chose, cet après-midi ?

Ça dépend !

Ça dépend de quoi ?

Ça dépend de ce que l'on me propose !

ALERTE ROUGE !!!

Il me fallait désembuer mon cerveau. Il me fallait accrocher son attention. Puisqu'on requérait de moi du lourd, j'allais servir du lourd ! Tel un œnologue descendant dans sa cave pour en remonter son plus grand cru, je déclenchai mon accélérateur de méninges pour y dénicher la meilleure idée pour ma princesse.

Les pelouses devant le château de Saint-Germain.

Hum ! Pas mal... Je dois d'abord aller acheter à boire.

Sa désinvolture accentuait ma timidité. Après avoir glissé une grande bouteille d'eau fraîche dans son sac de cours, nous nous dirigeâmes vers les pelouses peuplées d'adolescents.

À peine assise, elle me dit :

Je ne m'attendais vraiment pas à te revoir, Hugo.

Désolé d'être venu par surprise, mais je n'avais aucun autre moyen pour que l'on se revoie.

On ne m'a jamais fait ça avant, tout le monde sait que j'ai horreur des surprises. J'avoue que tu as fait très fort.

Tu sais Noémie, je n'ai pas vraiment réfléchi, je suis un passionnel. Je suis avec toi sur cette pelouse, car mes pas et mon cœur m'y ont guidé. Je ne me l'explique pas de manière rationnelle : “ le cœur a ses raisons ...”

“...que la raison ignore, je sais !” Nous sommes bien installés ici pour badiner !

– On ne badine pas avec l'amour Noémie !

Pardon ?

C'est juste le titre d'une pièce d'Alfred de Musset

Elle me jeta d'un ton glacial :

Oui, je sais, mais pourquoi as-tu parlé d'amour, Hugo ? Qu'est-ce qui te prend ?

Je bafouillai. Elle enchaîna sur autre chose.

XII

Printemps en tandem

De mars à juin, Paris fut pour nous un allié, pas un seul jour de pluie.

Les regards délicats de Noémie, ne mentaient pas : mon amour pour elle était payé de retour. C'est ce que tout le monde mérite pour que la vie soit juste, pensai-je. La douceur de Noémie n'avait d'égale que sa gentillesse, toutes les facettes de son caractère formaient une liste interminable de qualités. On m'avait souvent dit que l'amour était aveugle, mais même Charles trouvait que Noémie avait tous les attributs de la femme idéale.

Nous nous voyions souvent et très vite commença une histoire d'amour entre nous, faite de silences, de sourires, bercée par chacun des lieux où nous nous trouvions : le Sacré Cœur nous illuminait de ses couchers de soleil sur la capitale, la

Tour Eiffel nous accueillait pour scruter les toits parisiens, le Château de Versailles pour les pique-niques improvisés au bord du bassin, les bateaux-mouches pour apercevoir une autre facette des monuments la nuit, le Trocadéro, car c'est de là que j'étais parti avant d'arriver au Square Jean XXIII où nous nous étions rencontrés, le canal Saint-Martin, un des rares points d'eau de Paris, et enfin la Butte aux cailles pour son côté rupin.

En chaque lieu, la féerie opérait, nous sentions nos cœurs s'emporter, le spectacle varié mais toujours grandiose ajoutait à la beauté de ce que nous vivions : j'aurais voulu que ce printemps continue éternellement.

Un lieu dépassait de loin tous les autres, c'était le Square Jean XXIII. Nous y passions des après-midis entiers, à refaire le monde, à faire des projets pour nous, à parler de nos futurs enfants. Je pensais aux tambours qui entoureraient la naissance de notre fille, aux danses africaines qui

rythmeraient la cérémonie et à la pirogue qui l’emmènerait avec Noémie sur l’île de Rôm, en face des terres de Conakry. Noémie m’avait raconté qu’on y emmenait les petites filles, après leur naissance pour qu’elles se fassent bénir par un sorcier vaudou ; la bénédiction leur garantissait une protection éternelle du sorcier.

Nous étions heureux.

Je t’aime, Hugo.

Je dormais encore, lové dans ses bras sur l’herbe fraîche. Ses paroles me tirèrent de mon rêve.

Pardon ?

Je t’aime Hugo.

A l’exception d’Elizabeth, personne ne m’avait jamais adressé ces mots. Je fondis en larmes. Nous étions le 5 juin et il était 10h30 .

Noémie sécha mes larmes par des baisers. Je sentais que je devenais un homme ; un homme qui avait trouvé la femme de sa vie.

Aussi sûrement que lors de notre rencontre, je me disais que notre histoire était essentielle, grandiose, magnifique, et par-dessus tout que nous étions faits l'un pour l'autre. Je me sentais entier, Noémie était l'autre partie de moi, celle qui me manquait depuis quinze ans. Je l'avais trouvée et je la garderai tout à côté de mon cœur. Toujours.

XIII

Tatami

Depuis ma rencontre avec Noémie, j'avais un peu déserté les tatamis. Ce dimanche, Charles avait insisté pour m'accompagner. Si je gagnais toutes mes compétitions, j'obtiendrais enfin ma ceinture marron.

À 8h30, nous nous trouvions dans le Gymnase de Guyancourt, aménagé en salle de judo pour la compétition. Au programme, trois matchs de poule, puis, en cas de qualification, 1⁶e, 8^e, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{2}$ finale et la finale.

En somme, huit combats étalés sur l'ensemble de la journée.

J'étais d'attaque.

J'avais consacré la veille à ma préparation physique. Cette journée d'efforts intenses et intensifs m'avait épuisé, mais je n'avais cessé de mesurer à quel point chaque exercice supervisé par Charles me serait utile

le jour suivant. Sa présence renforçait ma volonté de vaincre. Il représentait mon meilleur allié, personne ne se doutait de sa clairvoyance et de son sens inné de la tactique. À LA VIE, À LA MORT ! Notre devise était limpide.

Martin Luret, Philippe Garcia, Samuel Cartoune, les trois noms de mes adversaires de poule revenaient dans mon cerveau comme une litanie. J'essayais de trouver des indices de leur comportement sur le tatami. Je n'avais plus que ces trois noms à l'esprit, ils devenaient mes ennemis le temps d'un tournoi.

Je les expédiai durant la matinée sans aucune autre forme de procès. Deux ippons et un coca. Mes ippons me permirent d'économiser mes forces et de rester concentré pour le reste de la compétition, car lorsque l'arbitre siffle "ippon", le combat s'interrompt avant son terme – comme un knock out en boxe.

Charles m'attendait pour déjeuner.

Tu n'as pas eu besoin de moi !

Non, ça a été. C'est cet après-midi que ça va se gêter, il faudra que tu sois vigilant !

Je ne te laisserai pas tomber.

Charles s'installait en bordure de tatami. Il écoutait le déplacement, le bruit des pieds de mes adversaires. De ses observations, il tirait des conclusions dont il usait pour me coacher, m'aiguiller.

Il connaissait par cœur mes pas lourds, alternés de pas chassés. Ainsi, il arrivait à faire totalement abstraction de mes déplacements pour se concentrer uniquement sur ceux de mes opposants.

Nous avions un code secret et chiffré, dont nous seuls détenions la clé. Ce code correspondait aux parades et aux attaques que je devais adopter, en fonction de la technique adverse.

Ce code fut baptisé le "code caméléon", indétectable et imparable pour les autres judokas.

Pour s'assurer de ne pas commettre d'impairs lors de la phase finale, nous passâmes le déjeuner à répéter les chiffres qui

correspondaient à mes prises.

Même si ça faisait des mois que je n'avais pas participé à un tournoi, nous avions des automatismes qui avaient fait leur preuve, nous étions rodés.

Je n'eus pas besoin de me tourner vers Charles avant les demi-finales.

Il me cria un chiffre qui me permit d'avoir une meilleure position de bras sur le kimono de mon adversaire pour pouvoir finalement le renverser et lui faire subir une immobilisation pendant vingt secondes.

17h30, la finale s'ouvrait. Mon adversaire, d'origine japonaise, m'impressionnait. Je l'avais rencontré l'année précédente, il avait gagné sournoisement : pas une attaque de sa part pendant le combat et il m'avait collé un wasa ari dans les trente dernières secondes.

Nous nous saluâmes, je ne voulais pas me faire surprendre une nouvelle fois. Je tenais à la ceinture marron.

Le combat se déroula de la même manière. Mais cette fois-ci j'avais ma botte secrète :

Charles !

Après une minute d'affrontements et d'observations, Charles se dressa et s'écria :

“ 1, 5 et 8, Hugo !”.

Mon adversaire déstabilisé, je le saisis par le milieu de son kimono, j'appuyai mon pied droit sur son ventre, pour finir sur une planchette japonaise (ironie du sort !). Le dos plaqué au sol, mon opposant était sonné. L'arbitre leva le bras droit et jeta : “ippon”.

J'avais gagné le tournoi grâce à Charles :
Merci, tu es fantastique !

C'était pas très compliqué. Il ne se tenait pas bien sur ses appuis, en situation d'attente, il suffisait de le soulever du sol pour pouvoir le retourner. Tu l'as fait, bravo !

Tu sais que l'année dernière, il m'avait battu dans les dernières secondes...

Oui, la fois où je n'avais pas pu venir. Tu sais, la différence fondamentale n'était pas ma présence aujourd'hui, mais que tu as un mental d'acier Hugo, rien ne peut plus te résister.

Peut-être...

Si, je pense que ton histoire d'amour t'a construit et t'a permis de grandir énormément.

Charles était souvent dans le vrai, et surtout ne parlait qu'à bon escient.

XIV

Le désenchanté

Noémie ! Nous avons déjeuné ensemble la veille, avant mon entraînement physique. Je l'appelai en fin d'après-midi. Elle décrocha :

Est-ce que tu peux être au Square Jean XXIII dans une heure ?

Oui, bien sûr. J'ai envie de te voir. Tu me manques, Hugo !

Toi aussi, tu me manques !

Le son de sa voix n'était pas habituel, quelque chose d'étrange et de changé. Son timbre était hésitant.

Je venais de mettre mon corps à rude épreuve, désormais c'était au tour de mon cerveau et de mon cœur.

Une prémonition s'empara de moi, j'en étais prisonnier. Pendant tout le chemin je ne cessai de penser qu'elle n'avait jamais eu cette voix.

Je ne pouvais m'empêcher de me poser soixante questions à la minute. Que se passait-il ? Que s'était-il produit depuis notre déjeuner de la veille ? Avait-elle peur de ce que nous vivions ?

L'euphorie de la victoire en judo était vite retombée. Charles sentit que quelque chose n'allait pas.

— En rentrant je vais voir Noémie, mais elle avait une voix bizarre au téléphone !

Tu éclairciras ça en la voyant. Ne te prends pas la tête, tu l'as ta ceinture marron, ou pas ?

Je le raccompagnai chez lui, avant de m'engouffrer dans une bouche de métro. J'avais le sentiment que je pouvais vaciller d'un moment à l'autre. J'avais la peur au ventre, exactement le même malaise, la même incertitude que ce jour où je l'avais attendue devant son lycée.

J'arrivais en premier au Square. Les minutes qui s'écoulèrent avant son arrivée me parurent interminables.

Elle apparut. Elle portait ses cheveux ramassés en chignon. Sa robe noire, aux motifs fleuris, dévoilait la naissance de l'été.

Mon angoisse s'évapora dans l'instant. Elle me pointa de son index droit, je fus frappé par la foudre.

Elle avança encore, son parfum et le goût de sa peau se précisaient ; je perdais pied ! Et ce fut l'estocade finale : un doux baiser avec ma tête entre ses paumes.

Ce que tu es belle !

C'est toi qui me rends belle, arrête Hugo, tu exagères. Alors, cette ceinture marron ? Bien sûr que je l'ai eue, grâce à Charles. Je te la dédie.

Merci !

Dis-moi Noémie, c'était quoi cette voix bizarre au téléphone, toute à l'heure ?

Je n'ai pas de bonnes nouvelles.

Ah ! Je savais que mon angoisse n'était pas innocente.

Tu sais que mon père est ambassadeur de Guinée en France ?

Oui, et bien ?

– Et bien, le ministre des Affaires Étrangères de notre pays l’a contacté ce matin pour l’informer de sa nouvelle affectation.

– Où ?

À Buenos Aires, en Argentine.

En quelques secondes, de l’amoureux transi par les flèches de Cupidon, je devenais le martyr de Saint Sébastien, pourfendu par d’autres pointes, bien plus douloureuses.

Mais pourquoi Buenos Aires, enfin ?

Je ne sais pas moi, demande au ministre !

Et toi, tu lui as dit quoi, à ton père ?

Je lui ai demandé quand on partait.

Et alors ?

Un frisson interminable me parcourut.

Le 6 juillet, juste après les résultats du bac.

Nouvelle flèche, paralysante cette fois.

Je sais Hugo, c’est horrible, j’ai pleuré toute la journée en pensant à nous.

C’est plus qu’horrible, il n’y a pas de mots pour ça. Tu es obligée de l’accompagner ?

C’est ma famille. Je suis déjà inscrite à

l'université à Buenos Aires pour mon année de fac.

Excuse-moi, ma question était idiote !

Je suis aussi énervée que toi. J'ai retourné le problème dans tous les sens.

Et alors ? Qu'en conclus-tu ?

J'en conclus qu'il nous reste trois semaines, dont je compte bien profiter un maximum.

Et c'est tout ?

Tu sais ce que disait Churchill ?

Non ?

« Que le véritable triomphe est d'arriver à traverser toutes les épreuves de notre vie avec enthousiasme ! »

Je m'en fous de Churchill. Je t'aime, Noémie, je t'aime comme un fou, je ne veux pas que tu partes ou que l'on soit séparés l'un de l'autre. Je n'arrive pas à l'imaginer.

Tu savais pourtant que mon père serait affecté dans un autre pays ! Ma vie est ainsi faite, et d'ailleurs j'ai besoin de voyager.

Oui, peut-être, mais pas maintenant !

Noémie se tut pendant de longues minutes,

il n'y avait plus rien à ajouter. Elle pleurait comme moi, et partit en me disant :

Je t'aime Hugo ! Mais j'aime aussi mon père, ma famille, et de toute façon, je t'avais prévenu.

Cette dernière phrase finit de m'achever.

XV

Adieu Noémie

Entre les révisions du bac et l'approche du conseil de classe, nous arrivions miraculeusement à nous voir, tels deux équilibristes jonglant avec le temps, à trente mètres du sol.

Ces moments furent encore plus intenses que ceux partagés auparavant. Nous sublimions nos sentiments. À fleur de cœur, chaque mot était une promesse, un don. Chacune de nos rencontres, une effusion. Chaque baiser, un instant volé à l'éternité. Nous optimisions nos rencontres. J'aimais aller au square Jean XXIII avec Noémie. Nous nous étourdissions sous les branches de notre arbre, nous poursuivions dans les rues. Nous étions comme des enfants découvrant un nouveau jeu, le jeu de l'amour, sans hasard.

Je racontais à celle que j'aimais à quel point

mon père m'avait manqué et combien cela avait créé un vide affectif qui avait besoin d'être comblé. Je trouvais en Noémie, en chacun de ses gestes, en chacun de ses mots, la personne capable de remplir pleinement ce trou béant.

Un jour de la fin juin, alors que nous nous étions donné rendez-vous devant Notre-Dame, plutôt que d'aller directement au square, Noémie m'attira à l'intérieur de la Cathédrale. Le spectacle fut saisissant. La lumière pénétrait de toutes parts et nous fûmes baignés par un rayon qui semblait nous guider vers l'autel.

Je sus alors que j'épouserai la femme de ma vie ici-même, et je lui le dis à Noémie. Elle me regarda tendrement et déposa un baiser sur ma joue, ses lèvres étaient chaudes. Malgré l'obscurité, je devinai que ses yeux étaient humides. Je la pris dans mes bras. Alors que je songeai à un hypothétique mariage, celle que j'aimais s'apprêtait à me quitter pour le bout du monde. Dans moins d'une semaine, Noémie s'envolait à

15 000km de moi.

La veille de son départ, nous dînâmes ensemble, sur une péniche amarrée sur les quais en contre-bas de Saint-Michel. Au moment de l'addition, elle me fit promettre de lui être fidèle, et en guise de serment, déchira une photo de nous deux, me remit la partie qui la représentait et plaça l'autre contre son cœur, m'en remit une moitié et plaça l'autre contre son cœur.

Elle me demanda de prêter un nouveau serment : après son départ le lendemain, notre amour ne serait porté que par des lettres, à l'image des amoureux des siècles passés.

Nous nous étions déjà beaucoup écrit au cours de ces trois mois, dès que nous ne pouvions pas nous voir.

Ainsi, sous les étoiles filantes de Notre-Dame, nous passâmes notre dernière soirée ensemble. Noémie décollait à l'aube et ne ressentait aucunement l'envie d'aller se coucher.

Pas une seconde je ne quittai son visage des yeux. Eclairé par la pleine lune, elle était radieuse. J'essayai de ne pas la juger, elle qui changeait d'endroit, de pays, d'amis tous les trois ans, mais ne comprenais pas pour autant qu'elle accepte aussi facilement la situation. J'étais dévasté.

XVI

La séparation

Le lendemain, un avion emmena Noémie loin de Paris, loin de moi. La journée fut difficile. Charles vint passer la fin d'après-midi chez moi. Désormais, nous ne nous parlerions plus que par lettres. « Je ne supporterai pas de ne pas arriver à te parler, et que nous soyons comme deux étrangers au téléphone », m'avait-elle dit. Soudain j'eus peur qu'elle m'oublie, que je l'oublie.

Noémie.

Aujourd'hui un avion, que je hais, t'a emmenée très loin de moi. Tu as sans doute un peu pleuré, mais je sais que tu vas découvrir un nouveau pays, une nouvelle langue, te faire de nouveaux amis. Tandis que moi, je n'ai plus qu'à t'écrire et à t'entendre. J'aimerais vraiment que notre histoire ne soit pas qu'un passage de notre

jeunesse. Je voudrais que ça dure toujours, même si je sais que c'est idiot de dire une chose pareille.

Paris est triste depuis deux jours, parce que Léa et Charles se sont séparés la veille de ton départ.

Ecris-moi très vite. Je pense à toi. Hugo

J'attendis la réponse dix jours : une éternité. J'avais peur qu'elle ne m'écrive jamais. Je m'occupai intensément de remonter le moral de Charles et de Léa. Ils avaient décidé ensemble de rester amis. Ils ne voulaient pas que leur histoire soit tout simplement finie ; ils préféraient la transformer en amitié. Mais c'était difficile pour l'un comme pour l'autre.

Puis une lettre arriva, ornée d'un beau timbre argentin.

Hugo,

C'était bien de trouver ta lettre à mon arrivée. L'Argentine est très différente de tout ce que j'ai vu jusqu'ici. Nous habitons la

zone la plus résidentielle de la ville. Pas de magasin, pas de cinéma, pas de piéton. Il n'y a que des belles voitures et des arbres. Notre maison ici est bien plus belle que notre appartement parisien. Bien plus grande aussi. Elle ressemble à notre maison de Conakry.

Je parle chaque jour un peu mieux l'espagnol, et du coup j'oublie le français. Heureusement, je vais souvent à des réceptions à l'Ambassade de France.

Ne crois pas que je peux t'oublier. Je ne t'oublierai jamais. Tu seras toujours quelqu'un d'important pour moi.

Noémie.

XVII

L'infidèle

Hugo,

Cette lettre est porteuse d'une mauvaise nouvelle. Ne m'en veux pas. Comme je le craignais, je n'ai aucune idée de quand je reviendrai en France. Mon père n'a rien à y faire. Nous passerons les vacances à Conakry, puis nous reviendrons à Buenos Aires pour la rentrée. Si tu tiens vraiment à moi, attends-moi patiemment. Ne me trompe pas, je ne supporterai pas ça. Continuons à nous écrire.

Noémie.

Cette lettre me cassa le moral. Était-ce possible de rester ensemble sans jamais se voir ? Parfois, Noémie me semblait très proche. À d'autres moments elle n'était plus qu'un rêve lointain ; je commençais à regarder les autres filles, bien que toujours,

Noémie revenait hanter mes pensées et mes rêves.

Léa, j'ai besoin de toi.

Je t'écris parce que les choses importantes sont difficiles à raconter au téléphone. Et puis j'ai pris l'habitude d'écrire depuis que Noémie est en Argentine.

C'est le bazar dans ma vie. Je suis allé à un week-end en Vendée avec le club de judo. Charles ne pouvait pas venir. Là-bas j'ai retrouvé ma bande de copains, on a descendu pas mal de bières. Il y avait une fille que j'avais déjà vue plusieurs fois, lors de soirées, sans jamais lui parler. Nous avons fait connaissance et je l'ai embrassée. J'ai bu toutes les bières que je pouvais pour ne plus penser à Noémie, pour effacer mon sentiment de culpabilité (ne le raconte vraiment pas à Charles).

Je ne l'ai pas écrit à Noémie. Je sais que ça n'est pas sympa de ma part, mais c'est toujours moi qui courais après elle, c'est moi qui lui écris le plus souvent, et l'histoire

avec cette fille m'a décomplexé. Je me sens un peu vengé.

En tant que fille, (c'est une question sérieuse), trouves-tu que je sois un enfoiré ? Réponse rapide STP, et discrétion absolue...

Ton pote, Hugo.

Mon vieux,

En tant que fille, je ne pense rien du tout. En tant qu'être humain, je te comprends même si je ne t'approuve pas. Ne t'en fais pas, je ne dirai rien à Charles. De toute façon, on ne se parle pas beaucoup, c'est encore difficile. Si tu veux être franc, écris tout à Noémie. Mais doit-on toujours être franc ?

Toutes ces questions te concernent, toi et toi seul. Mais sache que chaque choix que tu fais dans ta vie, influence ta personnalité (désolée, c'est une phrase de mon cher grand frère).

Appelle-moi pour en parler, personnellement, je préfère regarder n'importe quelle

série télévisée idiote plutôt que d'écrire une lettre.

À bientôt AU TELEPHONE, je ne suis pas dans vos délires intellos.

Bises baveuses, Léa.

Léa m'avait remonté le moral, j'avais meilleure conscience. Je décidai de ne plus m'intéresser aux autres filles.

Mon cher Hugo.

Me voici de retour en Argentine.

Je reviens de Conakry. Je rêve de me promener un jour à tes côtés, sur la plus belle plage de la côte guinéenne. Le coucher de soleil y est magnifique. Je marche très souvent sur cette plage, quand le soir tombe, en pensant à toi. J'imagine que tu es là, à côté de moi, et que tu me tiens la main. J'imagine que tu regardes autour de toi, et que tu me dis que mon pays est très beau. Le temps est doux à Buenos Aires, mais l'ambiance à la maison est houleuse. J'ai de plus en plus peur que mes parents

divorcent. À vrai dire, ils ne se sont jamais très bien entendus. Pas que je me souviens, du moins. Mais jamais leurs disputes n'avaient atteint ce degré. Tu peux penser à moi, Hugo, parce que les dîners familiaux sont très désagréables et j'en sors souvent en larmes.

J'ai cru que j'avais perdu la moitié du billet de cinq euros. Ça m'a fait peur, je me demandais ce que cela signifiait. En fait il était sous mon lit. Il est revenu dans mon portefeuille, ce morceau déchiré qui compte tellement pour nous. J'espère que tu as toujours ta moitié.

Je sais de plus en plus ce que je veux faire : économiste, car il y a trop de choses dans ce monde que je ne comprends pas. Mon père se moque de moi, il paraît que je suis trop rêveuse. Je n'en crois pas un mot. C'est lassant, cette manie des parents de casser tous les rêves.

Wayllukuyki.

Noémie.

XVIII

Un père sans nom

Bonjour Noémie,

Je n'ai pas compris le dernier mot de ta lettre.

En te lisant, j'avais moi aussi envie de marcher sur cette plage que tu aimes, de te donner la main face au coucher de soleil et de te dire que j'aime ton pays. C'est vrai, je suis presque certain que la Guinée m'enchanterait.

Plus tard, si tu ne m'as pas quitté pour un garçon sans intérêt, peut-être pourra-t-on vivre entre Paris et Conakry ?

Il faut que je te raconte ma journée d'hier, très particulière. J'ai d'abord gagné une importante compétition de judo. Même si mon rêve est toujours d'être diplomate, j'aimerais parvenir au plus haut niveau. Devenir judoka professionnel pour que l'on me paye les déplacements et gagner de

l'argent quand je remporte des victoires.
Puis, j'ai vécu un moment encore plus fort, très différent. Il est temps que je t'avoue quelque chose, une chose que je ne t'ai jamais dite. Mon père braquait des banques, c'est la seule chose que je sais de lui. A-t-il tué ? Je crève de trouille d'avoir un père assassin. Ce serait insupportable n'est-ce pas ?

Chaque jour j'en veux à ma mère d'avoir coupé les ponts avec lui. C'est plus fort que moi. Pourtant, peut-être est-ce lui qui ne voulait pas de moi ?

Quand je suis rentré de ma compétition de judo, ma mère dînait avec son amie Mathilde. Elle avait les yeux rouges, alors je me suis réfugié dans ma chambre pour les laisser parler. Curieux de savoir ce qui faisait pleurer Elizabeth, je suis revenu me cacher dans le couloir pour écouter.

Tu n'y es pour rien, Elizabeth.

Il m'en veut. Il dit que je l'ai interdit de père. C'est vrai d'ailleurs.

Tu as eu raison. Ce n'est pas un père, c'est

un gangster.

Ne dis pas ça.

Je veux dire... Il vaut mieux que ton fils ne le connaisse pas.

Ma mère pleurait, et moi j'avais envie de mourir.

Elizabeth, tu es toujours amoureuse de cet homme !

Oui, c'est vrai, a murmuré ma mère.

Voilà, Noémie. Je n'ai pas dit que j'avais entendu.

Je connais un peu mieux ma mère depuis hier.

Hugo

Mon cher Hugo.

Wayllukuyki signifie je t'aime, en quechua. J'ai appris ça quand j'habitais au Pérou.

Tout à l'heure, je pensais qu'on a tous les deux un père écrasant. Le mien est écrasant par sa présence, le tien par son absence. Le mien, malgré tous ses horribles défauts, est un type bien. Crois-moi, je suis certaine

que ton père aussi est un type bien. J'avais les larmes aux yeux en lisant ta lettre. Sois sympa avec ta mère.

Si l'amour peut t'aider à vivre, alors tu ne devrais pas avoir de problèmes.

Noémie

Ma belle Noémie,

J'ai été sympa avec ma mère, comme tu me l'as conseillé. J'ai organisé son anniversaire. Il y avait tous ses amis, dont Pierre que tu connais (qui tient la pizzeria), et mes copains Charles, Marc. Papi et Mamie sont venus avec Léa et le chien de Léa. Elle n'était pas au courant, la surprise a été très bien gardée. Quand elle a appris que j'étais le grand organisateur (avec l'aide précieuse de Charles), elle a éclaté en sanglots dans mes bras. Elle a soufflé ses cinquante bougies, avec les yeux pleins de larmes, elle nous regardait tous, l'air absent. J'ai senti que c'était surtout un absent qui lui manquait.

Elle a passé la soirée à hurler de rire avec

tous les invités, ça m'a réchauffé le cœur pour elle. Je ne sais pas ce que 50 ans signifient pour une femme, mais en tout cas, elle, ça lui réussit drôlement.

Le soir, je lui ai parlé de toi. Elle m'a dit que bien sûr, elle avait deviné que j'avais une copine. On a aussi ouvert un atlas pour voir où était la Guinée, et connaître plus de choses sur ton pays. En regardant la carte, j'essayais de m'imaginer la plage où tu rêvais de nous deux.

Noémie, j'en suis certain, un jour nous marcherons sur ta plage, au coucher du soleil.

Hugo.

XIX

Don't let me down

Nous échangeâmes ainsi une centaine de lettres en presque trois ans. En un sens, cent lettres, ce n'était pas beaucoup. Mais je n'avais jamais autant écrit de ma vie. C'était étrange, d'écrire à quelqu'un sans jamais avoir une occasion de lui parler : on est beaucoup plus franc et beaucoup plus poétique.

Pendant ces trois années, notre histoire me parut parfois complètement irréaliste, et parfois plus vraie que toutes les histoires que je voyais naître et mourir, entre mes camarades de fac. Les copains qui ne la connaissaient pas, ne croyaient pas à l'existence de Noémie. Ils pensaient que je m'étais inventé une amoureuse, pour frimer, ou juste pour rêver. Au fond, cela ne me dérangeait pas. La seule chose qui comptait, c'était d'écrire à Noémie, et

qu'elle m'écrive. Je voulais faire durer cette histoire le plus longtemps possible. Dès que je pouvais, je faisais des petits boulots pour gagner de l'argent. J'économisais au maximum pour, un jour, la rejoindre en Argentine.

La plus belle lettre que je reçus s'intitulait "Don't let me down", comme la chanson des Beatles.

Mon cher Hugo, Don't let me down.

Trois ans que nous nous écrivons sans nous voir. Je t'avoue que je n'y aurais jamais cru. Aujourd'hui, j'ai vingt-et-un ans, presque trois ans de plus que lorsque nous nous sommes rencontrés. Il est temps pour moi de me rendre à l'évidence : aucun homme ne pourra jamais effacer ce que tu es pour moi.

Aucune histoire ne pourra jamais me faire oublier nos quelques mois à Paris, et nos trois ans de séparation, toi en France et moi en Argentine. J'espère que tu viendras, comme prévu, à Buenos-Aires à

Pâques. Je veux te dire que mon but est de vivre avec toi. D'avoir un appartement avec toi, de faire les courses avec toi, de partir en vacances avec toi. Je ne vois pas ce qui pourrait m'arriver de mieux. Je voudrais te revoir, te serrer contre moi et sentir à nouveau que notre relation est une réalité. Sentir que nous n'avons pas écrit toutes ces lettres pour rien. Sentir que la vie a un sens.

Est-ce que tu penses vouloir faire ta vie avec moi ?

Tu n'es pas obligé de répondre. Je t'aime.
Noémie.

Curieusement, cette lettre me fit peur. Je sentais qu'il s'agissait de faire un choix d'une importance capitale dans ma vie. Pouvais-je, à mon âge, déclarer à une jeune femme que je voulais vivre toute ma vie avec elle ?

Je ne répondis donc pas à sa principale question. Je lui dis simplement que, comme nous l'avions prévu, je viendrai la

voir à Buenos-Aires à Pâques. Cela faisait un an et demi que j'économisais pour cela. Nous organisons mon arrivée par lettres. Je logerai chez un de ses copains argentins, César, et nous nous retrouverons tous les jours, ses parents n'étant pas au courant de mon existence.

À aucun moment je ne lui écrivis qu'elle était la femme de ma vie. Le regretterais-je ?

XX

En route pour Buenos-Aires

Le départ pour Buenos-Aires approchait. Je ne dépensais plus un centime pour être certain de ne pas manquer d'argent en Argentine. En aucun cas, je ne voulais être à la charge de Noémie. Elle refusait toujours qu'on se téléphone, même pour préparer mon arrivée. Je commençais à trouver que ce petit jeu romantique n'avait que trop duré. En même temps, je la soupçonnais d'avoir peur d'entendre ma voix après tant de temps, et je la comprenais.

Charles m'aidait pour mes préparatifs. J'avais décidé d'arriver avec un cadeau. Ce devait être la réponse à sa lettre, Don't let me down : une bague magnifique, pour symboliser l'amour que je lui portais, et ma réponse à sa question. Oui, je veux faire ma vie avec toi.

Elizabeth comprenait que ce voyage était

important pour moi. Sans connaître vraiment toute l'histoire, elle savait montrer le mélange de discrétion et d'attention dont j'avais besoin.

Une semaine avant le départ, je dînais avec Charles et Léa.

Tu me ramèneras quelque chose d'Argentine, promis ?

Promis, Léa. À toi aussi, Charles.

Frérot, pour moi c'est pas le plus important. Ce qui compte, c'est que tu aies assez d'argent pour vivre là-bas, et inviter Noémie au restaurant.

Léa reprit, imperturbable :

Oui, enfin, moi je veux vraiment un tissu argentin, mon cher Hugo. Je te soutiens depuis qu'on a quatre ans !

C'est vrai. Tu l'auras, ton poncho de gaucho !

Entouré de mes deux meilleurs amis, ce soir-là, j'avouai mes craintes. J'avais peur. Peur que, comme tous mes autres copains me le prédisaient, rien ne soit plus pareil. Peur que nous soyons tous les deux déçus

l'un de l'autre. Peur que Noémie ait trop changé. Peur qu'elle ne me reconnaisse pas.

— Tu connais beaucoup de gens qui tiennent trois ans sans se voir ? À notre âge ? En restant fidèle ? tenta de me rassurer Léa.

Je la regardai du coin de l'œil. J'avais, moi, commis une petite infidélité, et elle le savait. Charles ne sourcilla pas. Léa était une magnifique dépositaire de secrets, une vraie carpe.

Hugo, quoi que tu en penses, tu as été incroyablement fidèle et constant, me dit Léa en me regardant droit dans les yeux.

Et si elle était déçue par moi ? Ou si c'est moi qui... ?

De toute façon, ce voyage sera pour toi le voyage de la vérité, me dit Charles. Il faut bien que vous vous revoyiez un jour, n'est-ce pas ? Alors si ça se passe bien, vous êtes la plus belle histoire d'amour du siècle. Sinon... Sinon, tu t'en remettras.

La veille du départ, j'eus du mal à m'endormir. Elizabeth me réveilla le matin,

m'apportant un copieux petit déjeuner au lit.

Merci, Elizabeth.

Jure-moi que tu seras prudent.

Bien sûr maman.

Jure-moi que tu m'appelleras au moindre problème.

Juré.

Juré ?

Craché.

Jure-moi que tu ne te sépareras pas du numéro du consulat français.

Juré.

Craché ?

On rit tous les deux.

Elle m'accompagna à Roissy. En sortant du RER, une petite pluie nous rafraîchit, et nous trempa jusqu'à l'aéroport.

Je savais que c'était un moment difficile pour Elizabeth. Nos relations n'avaient pas été faciles tout au long de l'année. Et je la laissais seule à la maison, pendant quinze jours, ce qui n'arrivait que quand je partais chez mes grands-parents.

Mais je ne doutais pas qu'elle avait

conscience de tout ce que j'avais sacrifié pour ce voyage, et devinai qu'elle priait pour que je sois heureux. J'aimais ma mère, réellement.

Nous nous embrassâmes longtemps.

Elizabeth.

Oui, mon grand.

Désolé pour cette année.

Quoi ?

J'ai été insupportable.

Pas du tout.

Si, si, je le sais bien.

Tu n'es jamais insupportable, Hugo. C'est moi qui suis désolée, que ta vie ne soit pas facile.

Elle est super, ma vie !

— ...

Je t'aime, Elizabeth.

Moi aussi, espèce d'adulte.

Elle nous entendait souvent nous traiter d'espèces de frères, Charles et moi. Son "espèce d'adulte" me toucha beaucoup. Je savais que ce n'était pas complètement faux... à défaut d'être totalement vrai.

XXI

Au-dessus de l'Atlantique

C'était la première fois que je prenais l'avion.

J'étais très stressé : les immenses couloirs de l'aéroport et les voix presque métalliques qui susurraient dans les haut-parleurs... Rien à voir avec le train Enfin installé dans mon fauteuil, à bord, je me détendis. La plus belle aventure de ma vie m'attendait. J'avais dix-neuf ans et dans quelques minutes je m'envolerais rejoindre la jolie Noémie dans un pays inconnu. Buenos-Aires ! L'Argentine ! Ces mots de mes livres de géographie, j'allais les vivre !

L'avion s'ébranla, prit de la vitesse. Je sentis une boule d'angoisse s'installer au creux de moi. Beaucoup de mes copains prenaient l'avion régulièrement ; ils semblaient trouver cela normal. Pourtant, quand je vis que nous ne touchions plus le sol, une

vague de panique m'envahit. Et si j'y laissais ma peau ? Je balayai du regard les rangées de passagers. Tous semblaient parfaitement tranquilles. Je décidai d'avoir l'air habitué, moi aussi. Mais pendant tout le vol, trouille et enthousiasme m'habitèrent à tour de rôle.

Je parvins pourtant à penser et à rêver, les yeux dans le hublot. Je repensais au hasard de ma rencontre avec Noémie, aux quelques mois partagés à Paris, et à la folie de nos lettres qui nous avait maintenus ensemble, malgré la distance. Don't let me down, m'avait-elle écrit. Je fredonnai cette chanson des Beatles, je la connaissais par cœur. Mon voisin sourit. Lorsqu'on annonça l'atterrissage à Buenos-Aires, une ultime crise de panique me saisit. Je ne sus pas ce qui m'affolait le plus : l'atterrissage ou les retrouvailles avec Noémie. Je tentai de me calmer, ignorant qu'effectivement ce qui m'attendait était vraiment terrifiant. L'avion se posa sans problème, diminua sa vitesse jusqu'à s'arrêter au bout de la piste.

Je soupirai de soulagement. J'attendis que tous les voyageurs sortent, et posai, le dernier, le pied sur le sol argentin.

Buenos-Aires, murmurai-je. Noémie... Je suivis les autres passagers, en ayant soin de ne pas les perdre de vue. J'avais peur de ne pas trouver l'endroit pour récupérer les bagages. En regardant les valises passer sur le tapis roulant, je lançai des coups d'œil pour l'apercevoir. Elle. Mais la foule était dense et je ne la vis pas. Je récupérai enfin ma valise, et passai la porte vitrée pour être jeté au milieu des retrouvailles. Les gens se sautaient dans les bras et s'embrassaient. Mes yeux cherchaient, cherchaient, je me mis dans un endroit où je pouvais être vu de toutes parts. Mais Noémie n'apparaissait pas. Peut-être avait-elle eu du mal à arriver à l'aéroport ?

Peu à peu l'immense salle se vida. J'attendais toujours, de plus en plus anxieux, les yeux rivés sur l'horloge, et les oreilles attentives aux messages sonores bilingues, en espagnol et en anglais. Au

bout d'une heure, je me mis à déambuler dans les couloirs froids de l'aéroport. Puis je sortis.

Un vent frais balayait les environs glauques de l'aéroport. Des cars attendaient. J'avais la gorge serrée et les larmes au bord des yeux. Qu'était-il arrivé à Noémie ? Que m'arrivait-il ? Nous avions convenu qu'elle viendrait me chercher à l'aéroport et que nous passerions l'après-midi ensemble. Le soir, je devais coucher chez un de ses amis : il était hors de question pour elle de parler de moi à son père. Je ne voulais pas croire qu'elle m'ait menti pendant ces trois années : échanger tant de lettres d'amour et d'espoir pour lâcher quelqu'un au dernier moment.

Soudain, j'éclatai en sanglots. Je pensai à mon père qui m'avait abandonné comme on jette un kleenex, à Noémie, la riche Noémie, qui savait tout ce que ce voyage m'avait coûté et qui me méprisait comme si je n'étais rien. Rien du tout. Je compris ce que devaient vivre les chiens qu'on

abandonne au bord d'une route, parce que, tout simplement, "on n'en veut plus", et qui errent pour retrouver ceux qui les ont trahis.

Une main s'abattit sur mon épaule.

Que pasa ?

C'était un chauffeur de taxi. Il avait la même casquette que tous ceux que j'avais vu passer.

No... Hablo... el español, monsieur.

Por qué lloras ?

Incapable de saisir le sens de ces mots, j'essuyai mes larmes. Le chauffeur disparut.

Il revint quelques minutes plus tard, accompagné d'un steward.

Good afternoon, sir.

Good afternoon.

En anglais, je lui racontai mon histoire, à coup de fautes de grammaire et de bégaiements. Il m'offrit un café, proposant de m'emmener téléphoner à ma mère. Je refusai. Je voulais bien chialer dans l'aéroport d'un pays inconnu, mais pas m'avouer vaincu devant les miens. Je fouillai dans

mon sac et leur tendis une enveloppe, au dos de laquelle Noémie avait écrit son adresse. C'était la lettre Don't let me down, qui ne me quittait jamais.

Le steward s'adressa au chauffeur, qui me fit un grand sourire, me guidant déjà vers son taxi. Je n'eus même pas le temps de remercier le steward ; le chauffeur démarra. Vamos, chico !

Je lui souris péniblement.

Gracias.

Il rit. J'ignore pourquoi, puisqu'il avait bien vu que je ne comprenais pas un mot d'espagnol, il me parla pendant tout le trajet. Je lui souriais d'un air reconnaissant, et hochai la tête. Nous traversâmes la ville, qui me parut immense. L'ambiance était nouvelle et exotique pour moi. Bien que l'architecture ne soit pas si différente de Paris que je ne l'aurais imaginé. Bientôt le chauffeur quitta les avenues bondées pour s'engager dans de larges rues presque désertes, bordées d'arbres et de villas.

Estamos llegando, chico. Je lui souris sans

comprendre. Il s'arrêta devant une très grande villa bleue. Il stoppa le moteur, ouvrit la porte et je sortis de la voiture.

Il me donna mon sac. Quand je voulus payer, il refusa catégoriquement. J'insistai, mais il remonta dans sa voiture sans rien vouloir prendre. Par la vitre, il me serra la main, énergiquement. Puis il démarra en trombe. À lui non plus, je n'eus pas le temps de dire merci, ni au revoir.

Je regardai la voiture s'éloigner, puis disparaître. La rue, très large, était presque déserte. À chaque coin de rue, deux ou trois gardes, que je pris pour des policiers stationnaient en sifflotant. J'inspectai la villa bleue. La maison de Noémie. Que faire ? Sonner et parler à ses parents ? Peut-être était-elle là ? Peut-être avait-elle eu un problème, un accident ?

XXII

Un frère à Buenos-Aires

Au moment où je m'avançai vers la maison, je remarquai que les volets, bleus comme les murs, étaient tous fermés. La première grille que je rencontrai ne comportait pas de sonnette. Je la poussai, et fis quelques pas dans le jardin. Je tombai sur une seconde grille. Sans sonnette. Je voulus la pousser, mais une alarme stridente se déclencha. Effaré, je m'enfuis avec mes bagages.

Je courus le plus rapidement possible, et atterris dans une autre rue, large, bordée d'arbres, semblable à celle de Noémie. Des rangées de villas, aux portes blindées et aux volets grands ouverts.

J'étais perdu. Toutes les rues se ressemblaient. Comment retrouverai-je celle de Noémie ?

Et il y avait l'alarme, les volets fermés...

Et si durant trois ans, Noémie m'avait joué la comédie, m'écrivant d'une fausse adresse, récupérant mes lettres grâce à l'aide d'un ou d'une complice, probablement un voisin de cette villa bleue ?

Je marchai, au hasard, dans les rues aussi tristes que mon cœur. Le rêve de ma vie s'envolait en poussière, mon amour n'était pas mon amour. J'étais né pour être rejeté et abandonné. À bout de fatigue, je me laissai tomber sur un banc. Je fouillai dans mon sac pour relire mes lettres et, puisque la rue était déserte, me changer.

C'est en relisant une des dernières lettres de Noémie, que je réalisai qu'elle m'avait donné l'adresse de César, l'ami qui devait me loger. C'était l'adresse de la dernière chance. Si ce César, dont elle m'avait souvent parlé, existait, s'il voulait bien m'expliquer, alors je serais sauvé. Car j'avais besoin qu'on me sauve, qu'on me repêche de l'océan de chagrin dans lequel je me noyais.

Cet après-midi, je marchai plusieurs

heures, demandant mon chemin à l'aide d'un anglais approximatif à des gens qui me répondaient dans un anglais encore pire. Je mis plus de trois heures à rejoindre le centre-ville

Le jour déclinait lorsque je trouvai la rue de César.

Il fallut ensuite attendre à la porte de l'immeuble que quelqu'un sorte, pour pouvoir entrer. Une fois à l'intérieur, ne trouvant aucune indication dans le hall, je sonnai à la première porte que je trouvai. Une très vieille dame ouvrit. Je lui expliquai avec difficulté que je cherchais César Palomino. Elle finit par me comprendre et m'indiqua gentiment le sixième étage. Je gravis les escaliers, lentement, mon énorme sac sur le dos. Je me sentais imprésentable, en sueur, le visage ravagé par l'angoisse et la déception. Au sixième étage, une porte arborait le nom de César. Je sonnai. Une fois. Deux fois. Personne ne vint m'ouvrir. Est-ce que l'Argentine entière me haïssait ?

Puisque César n'était pas là, je reviendrais

plus tard. Je descendis l'escalier, retrouvai la rue et m'installai dans un bar accueillant, peuplé d'étudiants argentins. Je commandai un jus de goyave (je n'avais alors jamais goûté), et, tirant mollement sur la paille, j'observai les autres clients du bar. Pour la première fois depuis mon arrivée dans ce pays, je sentis que je me détendais. L'ambiance de ce bar, les serveurs sympathiques et détendus, les jeunes gens bruyants et le jus de goyave me remontèrent. J'étais en Argentine, loin de chez moi, je me payais à boire dans un bar latino, peut-être avais-je l'air plus âgé que je ne l'étais ?

C'était l'aventure. Même ma souffrance, l'atroce absence de Noémie, me paraissait s'enrober d'un voile romantique. Je pensai à ma mère Elizabeth, que j'aimais, et je me doutais qu'elle devait penser à moi. Je pensai à l'étranger : à ce père que je ne connaissais pas, mais qui remplissait ma vie plus que n'importe quel père présent. Je pensai à Noémie, qui me faisait venir

pour m'ignorer superbement et me laisser errer dans une ville inconnue. Quel était donc le sens de ma vie ? Du haut de cette solitude je contemplai ma vie avec un recul nouveau. Je sortis de mon sac une feuille et un stylo, pour raconter ma journée, laisser libre cours à mes pensées sur mon père, sur Elizabeth, sur Noémie, sur mes amis et copains... Pour la première fois, je réfléchissais à ma vie, librement, sans sentiment de culpabilité. J'écrivis pendant une bonne heure, jusqu'à ce que les feuilles me manquent. Il fallait que je trouve un endroit pour dormir.

Je sortis du bar et retournai sonner à la porte de César. L'angoisse me reprit : allais-je apprendre que Noémie m'avait menti pendant trois ans ? Ou, Noémie avait-elle eu un accident grave ?

À peine avais-je sonné que, cette fois, des pas résonnèrent. La porte s'ouvrit.

Holà !

Grand, châtain, le visage sympathique.

César ?

Si... Hugo, no ?

Il connaissait mon prénom ; il savait qui j'étais ! Fiévreux, je me laissai conduire vers l'unique pièce de son logement. Mon cœur battait à tout rompre. Qu'allait-il m'annoncer ?

La conversation en anglais fut difficile. Nous parvînmes à nous comprendre. Ce que j'appris me soulagea et me désespéra en même temps. Non, Noémie ne m'avait pas menti. Mais notre amour ressemblait à mission impossible...

César m'expliqua que la veille, Noémie avait sonné à la porte en sanglots. Son père devait retourner immédiatement en Guinée, en raison de graves problèmes politiques. Il remmenait sa famille avec lui, et ne savait s'il reviendrait en Argentine ou si quelqu'un d'autre prendrait sa place. Cela dépendait des évènements en Guinée.

Elle qui n'avait jamais parlé de moi à ses parents, elle leur avait tout balancé à la figure et avait refusé de partir. Elle s'était enfuie pour rester chez César. Mais

à minuit, la police avait enfoncé la porte, avant même de frapper, et Noémie avait été emmenée. Elle avait juste eu le temps de dire à César de s'occuper de moi, de me raconter l'histoire et de me dire qu'elle passait par Paris pour rejoindre la Guinée. Vautré sur les coussins de César, à bout de nerfs, j'avais du mal à retenir ma colère. César m'apporta une bière, que j'engloutis. Elle t'aime. Elle nous parlait de toi tous les jours. Elle m'a traduit quelques lettres qu'elle avait reçues de toi. Tu écris bien.

– Ah ! ...

Ainsi, Noémie lisait mes lettres à des étrangers. Etrangement cela me fit plaisir. Elle parlait de moi. Ses amis connaissaient mon existence.

Que vais-je faire ? Qu'est-ce qu'elle veut ? Que je la retrouve à Paris pour deux jours ? Elle connaît la fortune de ma mère, elle pourrait comprendre que...

Hugo, ne lui en veut pas. Elle a fugué pour rester en Argentine et t'attendre. Je l'ai vue se faire emmener, je t'assure qu'elle

pleurait et qu'elle se débattait. Son père est un homme très important dans son pays.

Et moi ? Je dois tout accepter ? Quand la reverrai-je ? Tu sais que je ne l'ai pas vue pendant trois ans ?

Je me mis à hurler :

Tu le sais ? Tu le sais ?

Il savait. Il m'offrit une autre bière. C'est tout ce qu'il pouvait faire. Je m'effondrai. Trop de bières, trop de tristesse.

Le lendemain même de mon arrivée, je m'engouffrai dans l'aéroport. De ce bref séjour en Argentine, je ne retins qu'une seule chose positive : je m'étais fait un ami pour la vie

César m'avait montré la ville ; il m'avait changé mon billet ; il m'avait présenté ses amis et les amis de Noémie. Nous avons parlé une bonne partie de la nuit, dans notre anglais pitoyable. Enfin, il m'avait accompagné à l'aéroport.

En me quittant, il me souhaita seulement bonne chance.

Je ne t'oublierai jamais. Noémie non plus.

J'espère que je vous reverrai un jour, tous les deux. Ensemble de préférence.

Cette phrase me porta. Je voulais de toutes mes forces, un jour de ma vie, dans un mois ou dans dix ans, passer une soirée en compagnie de César et Noémie. Je me battraï et j'y parviendraï.

Pendant le voyage en avion, je me répétais le programme qui m'attendait à Paris. Retrouver Noémie, coûte que coûte. Avant qu'elle ne reparte pour Conakry.

XXIII

Taxi

À peine posé sur la terre ferme, je sautai dans un taxi. Chaque minute valait de l'or. L'aller-retour à Buenos Aires avait été réellement éprouvant.

Qu'y avait-il de plus injuste que d'attendre pendant trois ans un moment, un unique moment, un moment unique, celui où enfin je retrouverais celle que j'aimais, la femme de ma vie, et ce pendant trois ans, le cœur noué... Et de venir se casser le nez au dernier moment ?

J'avais imaginé des milliers de scénarii pour nos retrouvailles, et notamment au moment où nos yeux s'accrocheraient dans le hall de l'aéroport argentin.

À chaque hypothèse mon cœur s'emballait. J'avais hâte de la voir, de la revoir, mais en même temps, j'éprouvais un sentiment mêlé de doute et de trac.

Vous allez ?

Au square Jean XXIII derrière
Notre-Dame.

Vous avez un itinéraire préféré ?

Celui qui me permettra d'y arriver le plus
vite !

Je vais faire mon possible, jeune homme.
J'avais encore une chance de la croiser à
Paris, si elle avait eu la même idée que
moi.

Mon pied tapait nerveusement le plan-
cher de la Mercedes, pendant que la radio
égrenait la version latino de "ne me quitte
pas " de Jacques Brel interprétée par Youri
Buenaventura :

"On a vu souvent rejaillir le feu de l'an-
cien volcan qu'on croyait trop vieux, il est
paraît-il des terres brûlées donnant plus de
blé qu'un meilleur avril."

Ça me parlait, et je croyais en les paroles
du Grand Jacques.

Se produisit un événement majeur, alors
que nous étions pris dans les bouchons
de l'A1 : le chauffeur de taxi changea de

station de radio et j'entendis l'intro de ce qui pour moi est l'apothéose musicale : Us & Them. C'est Émilie qui m'avait parlé de cette chanson, une amie de Noémie, que je n'avais rencontrée qu'une fois. Elle m'avait dit, écoute-là plusieurs fois, tu vas voir ça en vaut la peine !”

Ce que je fis, le repeat de ma chaîne affiché sur l'écran et j'en avais conclu après une vingtaine d'auditions que David Gilmour et son groupe n'avaient pu être qu'avant-gardistes. Ils avaient écrit ce morceau bien avant que je ne connaisse Noémie, pourtant elle était pour nous et uniquement pour nous.

On traversa le périph' assez rapidement, il était fluide et le taxi se rangea directement à la queue de la Station de Notre-Dame. Je réglais la course.

Ça va, assez rapide ?

J'espère Monsieur, j'espère de tout mon cœur, merci en tout cas !

Je saisis mon sac au vol et courais déjà vers “notre” square ; je n'avais plus qu'une

idée en tête. Je fis un clin d'œil en passant devant la Cathédrale et récitai une prière rapide en moi, pourvu qu'elle soit là, pourvu qu'elle soit là !

XXIV

Le square Jean XXIII

J'enfonçai le portique, le même que celui que je lui avais tenu ce 12 mars, trois ans auparavant, et fis irruption dans le Square. Je scrutai les personnes qui peuplaient notre endroit. Cinq personnes : un couple de retraités qui nourrissait les pigeons, du coup ils avaient plein de nouveaux amis oiseaux ; un papa qui apprenait le vélo sans roulette à sa fille ; et derrière le chêne, qui m'avait servi de repose-dos à maintes reprises, je distinguai une paire de nattes et une silhouette harmonieuse.

Mon cœur se serra, j'entendis des sifflements aigus dans mon tympan gauche.

Plus un instant à perdre, c'était elle !

Trois ans d'espérance, trois ans d'émois, trois ans de lettres, trois ans et trois mois d'amour pur, de dilection.

Peu de gens auraient pu s'en targuer ; on

avait résisté aux vicissitudes de l'existence. Us and Them, comme dans la chanson. Nous étions uniques, nous le savions et nous l'avions toujours su !

Quelques mètres encore, des images défilaient dans ma tête, Rangiroa, Bora-Bora, les plus belles îles de Polynésie, j'allais kidnapper Noémie et nous irions vivre en paréo là-bas !

Quelques mètres nous séparaient l'un de l'autre, quelques instants à attendre encore avant que nos yeux se croisent à nouveau, que nos lèvres s'effleurent, que nos mains se frôlent.

Je goûtai la pureté de cet instant et je contournai l'arbre.

Les nattes parfaitement tressées et tirées, un livre de Stendhal, la Chartreuse de Parme, à la main.

Le destin et la jeune fille adossée à l'arbre m'avaient jeté un sort : **CE N'ETAIT PAS ELLE !!!!!**

Le sol se déroba sous mes pieds. J'eus le souffle coupé, je vacillais, et là, ce fut le

noir complet. Plus de son, plus d'image !
Monsieur, Monsieur !

J'entendais des appels lointains, comme dans un rêve.

Réveillez-vous Monsieur, je vous en supplie réveillez-vous !

Je commençais à sentir les gouttes fraîches perler sur mon visage, la lectrice de Stendhal avait renversé sa bouteille d'eau sur un mouchoir et me l'appliquait par pressions sur le front quand je me réveillai.
Que s'est-il passé ?

Je ne sais pas Monsieur, vous vous êtes approché de moi et vous êtes soudain devenu blême quand vous avez découvert mon visage.

Oui, en fait, de dos je vous ai confondu avec quelqu'un.

Ah !

Et après, je suis tombé dans les pommes, c'est ça ?

Oui, exactement.

Ça a duré longtemps, le black out ?

Non, une ou deux minutes. J'ai cru que

vous étiez mort, moi, j'ai eu vraiment très peur.

Merci mademoiselle, il faut que je parte. Merci de votre aide, désolé de vous avoir effrayé.

Vous êtes sûr que vous pourrez marcher ? Je pense oui, je vais déjà beaucoup mieux et bonne chance pour votre lecture !

J'avais perdu des minutes précieuses, mes chances de retrouver Noémie s'amenuisaient. Après deux cents mètres parcourus vers le Trocadéro, j'eus soudain un éclair : et si Noémie avait laissé un indice au square Jean XXIII ?

Je revins rapidement sur mes pas, il me fallait rattraper tout ce temps perdu. Comment ? Je ne savais pas encore.

J'enfonçai à nouveau le portique, mon infirmière s'était déjà évaporée. Je retournai vers l'arbre, mon arbre, notre arbre, celui qui abrita notre amour pendant trois mois et demi, ce chêne plusieurs fois centenaire qui forçait le respect, qui me rassurait, qui me prenait sous ses branches

quand j'avais besoin de réfléchir ou que je venais ici pour écrire à Noémie.

Ma montre indiquait déjà 17h45. Une légère brise avait envahi l'Île Saint-Louis. Je fis le tour du chêne, il me fallut plusieurs dizaines de secondes pour découvrir l'inscription, elle se situait à la hauteur de ses yeux.

JE T'AIME HUGO, signé d'un N majuscule.

XXV

Les ailes de l'amitié

L'écriture de ma bien-aimée !

Nous venions de nous croiser, Noémie avait gravé l'écorce de notre arbre moins de trois heures auparavant, je n'en revenais pas. Je pestai contre la terre entière, des pigeons s'envolèrent. J'en voulais à l'univers, aux anges gardiens. Étaient-ils en train de se reposer ou de taper une belote ? Pourquoi notre chance commune à Noémie et à moi s'envolait-elle au moment où nous en avions le plus besoin ? J'envoyai un coup de pied rageur dans mon arbre qui me le rendit bien.

Je quittai le Square pestant et boitillant. Les passants et les touristes me regardaient de travers, le spectacle que je renvoyais devait être affligeant : un boiteux, échelonné, traînant derrière lui son sac... Une station de métro jaillit devant moi. Je

m'engouffrai dans une rame de justesse, au son de "foule sentimentale" d'Alain Souchon, interprétée par un guitariste aux cheveux bleus. Je retrouvais un petit peu le sourire, son interprétation avait tout d'original et d'enthousiaste. Il aurait réveillé un mort !

Il fallait que je voie Charles, j'avais besoin de ses conseils avisés. Il avait l'art de savoir me rassurer, avec mes mains dans les siennes et mes yeux fermés pour écouter le son de sa voix et ses paroles chaleureuses. J'espérais juste que Léa ne soit pas montée à Paris de manière impromptue. Elle et Charles avaient resserré leurs liens depuis l'anniversaire que j'avais organisé pour Elizabeth. Je savais qu'ils ressortaient ensemble, officieusement.

J'adorais Léa, on avait tellement de souvenirs d'enfance en commun ! On s'entendait merveilleusement, même si on n'était pas sur la même planète ; elle se moquait souvent de mon côté fleur bleue. Mais elle me comprenait, au fond.

Quant à Charles, nous nous étions juré mutuellement que nous serions respectivement parrains du premier enfant de l'autre quand ça nous arriverait, promis, craché, juré : à la vie à la mort, mon frère !

J'avais besoin de toute son attention, j'avais le besoin impérieux d'être aiguillé. Mon train mental filait à quatre cents kilomètres à l'heure, mes idées s'entrechoquaient et mes tempes recommençaient à cogner.

Seul Charles était en mesure de pouvoir m'envoyer la bouée de sauvetage, nécessaire pour m'extirper de mon naufrage.

Je me trouvais devant son interphone.
18h30.

Frérot ?

Oui !

Je suis en drame, tu es seul ?

Oui, monte !

Je grimpai ses marches quatre à quatre, et sonnai à sa porte trente secondes après, totalement essoufflé !

Salut espèce de frère ! Tu n'es pas parti ???

C'est la misère la plus totale frérot. Je l'ai loupée à Buenos-Aires, alors en rentrant à Paris, j'ai pensé qu'elle serait au square Jean XXIII, avant son retour à Conakry

Quoi !?

Je lui expliquai toute l'histoire.

Et au square Jean XXIII, pas de Noémie, mais un message sur notre arbre.

Quoi, quel message ?

Qu'elle m'aimait et le jour et l'heure de son passage.

Et ?

Aujourd'hui à 15 heures.

Putain, t'as pas de chance toi !

Merci de me le dire.

C'est tout ce qu'il y avait d'écrit ?

Oui...

Charles regroupa ses idées, la tête prise entre ses paumes comme il avait l'habitude de le faire. Après quelques minutes, il s'écria :

Il faut absolument parvenir à renverser la vapeur, à conjurer ta déveine, il s'agit d'agir rapidement. On le peut ! C'est jouable !

Comment ?

Fais-moi confiance, j'ai mon idée.

Il me demanda de lui apporter le combiné et de composer le numéro d'Air France, il le connaissait par cœur, il avait une mémoire hallucinante !

J'aurais voulu savoir à quelle heure décollait l'avion pour Conakry ce soir.

Conakry, oui, attendez ...

Charles cacha le micro du téléphone sur son pull, et me dit que si elle n'était plus au Square, c'est que son avion partait ce soir, forcément !

Monsieur ?

Oui !

Oui, c'est le vol AF 2612, décollage à 21h15, mais l'appareil est complet Monsieur.

Ce n'est pas grave ! Juste une dernière question, il décolle de quel terminal ?

Roissy Charles de Gaulle, terminal 2 E.

Merci beaucoup, au revoir, vous m'avez sauvé la vie !

J'avais tout entendu grâce à l'ampli, j'étais

soufflé. La sérénité et le sang-froid de Charles étaient son salut, mon salut.

Au regard de mon émotivité exacerbée du moment, de ma faible tension, de mon récent évanouissement et de mon état de fatigue, je n'aurais jamais pu mener la mini-enquête à laquelle venait de se livrer Charles avec brio.

Il me lança, stoïque :

Tu es au courant que pour les vols internationaux, il faut se présenter deux heures plus tôt aux comptoirs d'enregistrement ?

Oui, donc il faut y être dans une demi-heure, pour être sûrs de la voir à l'enregistrement !

RER, RER vite !

XXVI

Vol AF 2612 pour Conakry

Il était 18h45 et Roissy était à une heure de RER de chez Charles, la course contre la montre continuait !

Je le tenais par le bras, il fallait qu'on trace. On attrapa le premier RER à Saint-Michel. Peut-être que la chance tournait ? Je ne sais par quel miracle, mais nous arrivâmes à Charles de Gaulle à 19h40.

Charles frisait l'euphorie, moi je volais vers mon bonheur, je savais qu'il fallait que je la voie absolument, autrement ça serait reparti pour de longs mois d'attente. Je ne voulais pas vivre à nouveau cela. Il me fallait une oasis, même de quelques minutes, une oasis pour éteindre ma soif, avant une nouvelle période de traversée du désert.

Charles m'accompagnait, et partager ce moment avec moi le transportait.

Il vivait lui aussi une relation à distance

– Carnon-Paris-, même si elle n'était pas au long cours. Il ne se résignait pas non plus à se dire que l'éloignement des yeux entraînait un éloignement du cœur : il était non-voyant, et quand Marc lui avait dit la même chose qu'à moi : loin des yeux, loin du cœur, il était resté très calme :

La première partie de la phrase ne me concerne pas, avait-il répondu.

Charles s'imaginait très bien descendre vivre à côté de Montpellier, avec Léa. Il m'en parla alors que nous sortions en trombe du RER.

Nous pénétrâmes en courant dans le hall du terminal 2E. Je cherchai du regard le tableau des départs. Quel était le numéro du comptoir d'embarquement ? :

Conakry, vol AF 2612, 21h15, à l'heure, check-in porte 38

J'attrapai un chariot et demandai à Charles de grimper dessus : nous irions plus vite ainsi.

Là, je fus stoppé dans mon élan, mon regard croisa celui d'Émilie, l'amie de Noémie. Elle venait dans notre direction :
Bonsoir !

Émilie ! tu as vu Noémie ?

Oui, je les ai déposés, elle et ses parents, ils décollent dans un peu plus d'une heure. Merci. L'enregistrement est bien porte 38 ?

Oui, mais vous avez intérêt à vous dépêcher ! nous conseilla Émilie avec sa petite frimousse et sa mèche blonde qui barrait son visage.

Je lançai des "pardon" à la volée pour nous frayer un chemin. Je voulais arriver à temps cette fois-ci. Je me dirigeais tant bien que mal, Charles gênait un peu ma visibilité, il exultait.

On y est presque ? Me demanda-t-il.

Oui, mon pote, on touche au but.

Génial, frérot, tu n'es plus qu'à quelques secondes du bonheur !

Charles était comme un fou, il rigolait en levant les yeux vers le plafond et faisait des

bonds sur le chariot.

Après le troisième saut, il se réceptionna mal et se prit les pieds entre les barres du bas du chariot. Le chariot chavira à son tour avec Charles qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Sa tête cogna une énorme valise Samsonite, propriété d'un couple belge en partance pour la Tanzanie.

L'homme s'adressa à moi :

Sauriez-vous me dire ce qui vous prend ?

On ne va pas à septante à l'heure dans un aéroport, quand il y a du monde !

Je ne relevai même pas et me précipitai sur Charles. Il était totalement sonné et balbutiait des paroles incompréhensibles.

Un cercle se formait autour de nous lorsque je criais :

Écartez-vous ! Écartez-vous tous, il lui faut de l'air, beaucoup d'air !

Effectivement, Charles avait un besoin urgent de respirer. Il me faisait penser à un cachet d'aspirine tant il paraissait blême.

Il parvint tout de même à articuler des

bribes de mots entre ses dents :

T'occupe pas... moi... ai fait con... vite voir Noémie... là pour ça non ?

Je cherchai désespérément du regard un responsable d'escale, je ne pouvais pas abandonner mon frère sur le sol du terminal. Mon regard s'arrêta sur une femme d'une cinquantaine d'années, elle portait l'uniforme de British Airways.

Excusez-moi, pouvez-vous vous occuper de mon frère, il est aveugle, il a mal à la tête.

Je reviens dans une demi-heure, merci !

Je ne lui laissai pas le temps de répondre.

La responsable de chez British Airways va s'occuper de toi pendant une demi-heure, ça ira ?

Pas... problème... file !

XXVII

Course

Je me relançai dans ma course effrénée, les passagers me regardaient d'un air ébahi, je sentais leur regard réprobateur peser sur moi et je discernais des bribes de mots "abandon", "son frère quand même ! », "Lâche".

Ils pouvaient penser ce qu'ils voulaient, Charles était entre de très bonnes mains.

48, 46, 44, 42, 40...

Je courais, et le 38 n'était toujours pas en vue : les couloirs de l'aéroport Charles de Gaulle se présentaient sous forme d'arc de cercle.

Enfin, les deux chiffres tant espérés apparurent sous mes yeux. Je vérifiai sur les écrans de contrôle au-dessus des têtes des hôtesses qu'il s'agissait bien du Paris-Conakry. Air France avait ouvert trois comptoirs pour le vol 2612.

Les queues s'allongeaient sur plusieurs mètres. Je détaillai les multiples grappes de passagers, à la recherche du visage de Noémie. Je me faufilai entre les chariots surchargés de valises, de sacs et de malles afin de mieux passer tout le monde en revue.

De nouveau, mon cœur se serra, je savais pertinemment que Noémie serait avec ses parents. Je ne les connaissais pas, mais le tableau qu'elle m'avait dressé de son père suffisait à me donner la chair de poule, rien qu'à l'idée de croiser son regard. : un diplomate autoritaire, qui se comportait avec sa fille et avec toute sa famille comme un despote.

Toujours pas de Noémie, je poursuivis mon exploration. Je dévisageai tous les passagers qui me rendaient mes regards par une nette expression d'étonnement.

Je venais de parcourir les trois files et je ne la trouvais toujours pas.

Je me précipitai vers le comptoir central d'enregistrement, celui des passagers de la

classe économique.

Excusez-moi, c'est une question de vie ou de mort, il faut m'aider !

Vraiment ? C'est à quel sujet jeune homme ?

Voilà, est-ce que la famille Bouabila (B.O.U.A.B.I.L.A.) est déjà enregistrée sur le vol ?

Vous patientez, je finis avec ces passagers et je vérifie, je n'ai pas le droit de faire ça normalement, vous savez ?

Oui je sais. Pardonnez-moi !

Je savais qu'ils se trouvaient dans l'aéroport, Émilie nous l'avait dit.

Bouabila, trois passagers, oui ils se sont déjà fait enregistrer.

Et l'embarquement, c'est quelle porte ?

Au premier étage, porte 62

Merci beaucoup Madame, vous m'aidez énormément !

Je repris ma course, comme un vrai rat empoisonné. Pourquoi arrivais-je systématiquement trop tard ?

Je refis le film des évènements de la journée

dans ma tête en tentant de rassembler mes idées.

Si je ne m'étais pas évanoui et si Charles avait eu la bonne idée de ne pas s'emmêler les pieds dans ce chariot, j'aurais pu gagner des minutes précieuses.

Minutes précieuses qui m'auraient permis de la voir à la porte d'enregistrement.

Il fallait se garder de tout pessimisme, voire de fatalisme. C'était comme ça que les évènements s'étaient enchaînés, je ne pouvais pas remonter dans le temps. "L'espoir fait vivre" comme disait si bien Elizabeth. Cet espoir perdurait. En effet, il n'y avait aucune chance que Noémie soit déjà dans son avion.

Une fois la carte d'embarquement en poche, la possibilité qu'ils ne soient pas encore dans la salle d'embarquement s'avèrait totalement réaliste.

L'aéroport était rempli de monde, le jour des départs en vacances : normal !

Il y a déjà trois ans, elle partait également, mais avait mis un point d'honneur à ce que

je ne l'accompagnasse pas.

Elle m'avait dit vouloir que cette soirée passée ensemble sur la péniche fût unique, symbole du dernier souvenir de moi, de nous.

Elle n'avait surtout pas voulu verser dans les "au revoir" bardée de mouchoirs, de larmes où l'on ressemble à un lapin albinos. Noémie aimait la vie, la vie aimait Noémie, je l'aimais aussi et savais que la réciproque était vraie.

J'avais compris ce soir du 5 juillet, il y a trois ans, que Noémie n'était pas comme les autres. Elle ne voulait que les bons côtés de l'existence et disposait de cette clairvoyance qui permet d'en éviter les mauvais. Elle désirait aimer et par-dessus tout, être aimée à sa juste valeur, elle le méritait bien. La femme de ma vie !

J'avais en moi le souvenir de ses yeux, ceux-là même qui peuplaient tendrement mes rêves. Son regard si souvent dans le vague et moi qui lui demandais comme

une promesse à quoi elle pensait dans ces moments-là. Elle ne me répondait que rarement. Le désir de la voir me procurait les forces nécessaires pour courir, pour croire, pour espérer que dans cet aéroport envahi par le monde, le destin me ferait un dernier clin d'œil avant son départ.

Et Charles ? Quinze minutes déjà depuis que je l'avais laissé. J'espérai en moi-même que cette chute débile n'entraînerait pas de lourdes conséquences pour lui.

Lui aussi je l'aimais, mon poteau, mon espèce de frère !

Je le regardais souvent en me disant simplement que la vie était bien faite, elle qui nous avait mis sur le même chemin :

Merci la vie ! hurlais-je dans le hall, en espérant que Charles m'entendrait.

Je grimpai l'escalator en forme de longue bulle, pour me rendre à l'étage des portes d'embarquement.

Un panneau indiquait les portes 50 à 68 sur ma gauche.

Je me faufilai encore entre les voyageurs

pour atteindre mon but : la porte 62 !
J'étais maintenant devant le sas qui donnait accès à toutes les portes d'embarquement. De l'autre côté se trouvaient les postes de douane, les officiers en uniforme vérifiaient consciencieusement les passeports avec les cartes d'embarquement.

XXVIII

La bague

Un groupe de touristes allemands passa juste devant moi, et les portes s'entrouvrirent un plus long moment sur l'intérieur de l'espace détaxé.

Une queue de cheval attachée haut sur la tête retint toute mon attention : C'ÉTAIT ELLE ! C'ÉTAIT NOÉMIE !

Elle marchait entre un homme à forte corpulence élégamment habillé d'un costume clair trois pièces et une femme en robe traditionnelle africaine qui portait un beauty-case.

Mon pouls s'accéléra, je me mis à trembler convulsivement. Trois longues années que j'espérais ce moment : la revoir enfin !

Elle se trouvait à cinquante mètres de moi. Je criai son nom, elle ne pouvait pas disparaître une nouvelle fois. Je devais voir ses yeux, son doux visage.

NOÉMIE !

Je m'étranglais en criant son nom, j'étais pétri de peur, m'entendrait-elle ? Me verrait-elle ? Aurait-elle le courage de venir me voir devant ses parents ?

Elle s'arrêta net de marcher, tourna sa tête dans la direction d'où venait son prénom, et se mit à courir vers moi.

J'avais la réponse à mes questions, en un seul geste.

Ses parents la suivirent du regard, impuissants devant une telle spontanéité.

Noémie était encore plus belle que dans mes souvenirs.

J'avançai vers elle, de l'autre côté du sas et me plantai devant l'unique cabine en verre inoccupée par les douaniers.

Des larmes montèrent, je ne les réprimai pas, elles faisaient partie de cet instant. Je me sentais heureux.

Elle se posta de l'autre côté de la cabine, juste en face de moi. Ses yeux s'embrumèrent également. Je ne pus retenir un violent éclat de sanglots. Mais ce n'était

pas des larmes de tristesse. Je pleurai de bonheur devant le spectacle qui s'offrait à moi.

Ma vie s'ouvrait sur la femme la plus belle du monde. Noémie ressemblait déjà à une femme en partant en Argentine, elle l'était devenue davantage aujourd'hui. Ça ne m'impressionnait pas, au contraire.

Un bloc vitré de deux mètres de long nous séparait l'un de l'autre. Qu'était-ce en comparaison aux milliers de kilomètres que la vie avait mis entre nous pendant ces trois années passées ? Plus rien n'avait d'importance, le temps suspendait son vol à nouveau :

NOÉMIE, NOÉMIE, NOÉMIE !

Je ne pensais à rien, je ressentais. Ne pas gâcher cet instant d'éternité !

Notre soirée sur la péniche, n'avait pas été vaine, elle prenait maintenant tout son sens. Cette photographie déchirée révélait la profondeur de nos sentiments.

Noémie posa ses mains sur la vitre, j'en fis autant et elle me murmura en articulant

de façon exagérée ;

Je t'aime tellement Hugo.

Une main ferme s'abattit sur l'épaule droite de Noémie, elle se retourna brusquement. Le sang glacé par ce geste d'autorité, elle dut obtempérer à l'ordre et au regard sévère de son père : ils devaient embarquer !

Cette intervention, me sonna : fatal retour à la réalité.

Elle s'éloigna après m'avoir soufflé des baisers délicatement déposés par ses lèvres sur ses paumes de main. Je les saisisais au vol, ne voulant pas les perdre.

Je trouvais encore la force de l'appeler. Noémie ne se retourna pas immédiatement, son père la tenait par le bras pour l'emmener à la porte 62.

Je fouillais mes poches pour retrouver l'objet que je venais lui offrir à l'aéroport. Quand son père lâcha son emprise pour ramasser son attaché-case argenté, elle fit immédiatement volte-face pour trouver mon regard, c'est à ce moment qu'elle

aperçut dans ma main droite ouverte : un écrin garni d'une bague.

XXIX

Descente aux enfers

Le cœur meurtri par son départ, j'enfonçai rageusement la bague dans le fond de ma poche. L'idée de devoir récupérer Charles rapidement me redonna du courage.

Trente cinq minutes après l'avoir abandonné, je retournai au comptoir de la British. On me déclara qu'il était en train de se reposer, dans la salle réservée normalement au personnel de la compagnie.

Je poussai la porte timidement quand je fus confronté à une vision très amusante, celle de Charles allongé, entouré de quatre hôteses, toutes plus charmantes les unes que les autres, et tirées à quatre épingles. Mon pote parlait un anglais fluide et délicat, et poussait le bouchon jusqu'à leur raconter des histoires drôles sur Shakespeare et Jack London.

Elles semblaient se délecter de ses bons

mots, et lui, il était aux anges !

Charles reconnut mon pas lourd au fond de la salle :

Hugo, tu es là ?

Oui, tu vas mieux on dirait !!

Elles se sont très bien occupées de moi, tu sais.

J'imagine ! Tu vas me haïr, Charles. Il est tard et je dois t'extirper au chant de tes sirènes.

Tu l'as vue ?

Oui, enfin, je l'ai vue !

Ça s'est bien passé ? Tu as une petite voix Hugo !

Je te raconterai, Charlot, je te raconterai ! Pendant tout le chemin du retour, j'expliquai à Charles dans le détail, mes retrouvailles à distance.

Le récit me tenait debout. Il ne me restait quasiment plus aucune force, après cette interminable course-poursuite qui avait débuté à Buenos-Aires.

Je raccompagnai Charles à son appartement, avant de rentrer chez moi doucement.

La nuit était lourde et sombre. Je parvins tout de même à discerner l'étoile du berger, celle que l'on appelait aussi Vénus.

Le grondement de réacteurs aériens me tira subitement de mon songe étoilé. Elle volait vers Conakry, et moi je restais une nouvelle fois seul, l'âme en peine à Paris. Je compris à nouveau pourquoi la tristesse frappait plus fort celui des deux qui restait. Les souvenirs appartenaient aux rues, aux arbres, aux odeurs toujours vivaces. Celui qui ne partait pas y était confronté et sa nostalgie ne pouvait qu'accroître sa douleur : l'absence de l'autre.

Je marchai comme un automate à travers les avenues qui séparaient mon appartement de celui de Charles.

Mon esprit s'échappait vers un ailleurs lointain. Je rêvais que j'étais assis à côté d'elle dans l'avion et que nous repartions ensemble dans son pays, la main dans la main, et sa tête bien calée sur mon épaule gauche. Je m'y serais senti plus à ma place qu'en déambulant sur les boulevards

parisiens.

Les larmes roulèrent sur mes joues.

Nous avait-on jeté un sort ? Pourquoi méritions-nous cela ? Mon aigreur n'avait d'égale que ma colère froide. Je tentai désespérément d'envisager quel serait le moment où nous sortirions véritablement de ce tunnel long de trois ans. Nous en étions sortis à peine trois minutes sans pouvoir nous toucher.

Pourtant, une étrange atmosphère m'envahissait de toutes parts. Malgré son absence, je ressentais la présence de Noémie. Ces quelques secondes partagées avaient suffi à remplir mon âme et mon cœur.

Ce soir-là, je me rendis compte que depuis trois ans, je vivais dans deux dimensions. Le rêve, qui laissait intacts mon aimée et notre relation. Et la dure réalité, celle qui me forçait à constater son absence. La seconde induisait des doutes, le questionnement récurrent de savoir si je "perdais" mon temps à mon bel âge, du haut de mes 19 ans.

Effectivement, le temps fuyait, irréparable : mon seul salut viendrait d'une issue heureuse à notre relation.

Pourtant, rien de véritablement palpable ne se produisait. Nous venions de passer trois ans sans nous voir. Face à la pression sociale et familiale, ne préférerait-elle pas quelqu'un ayant les mêmes racines, la même culture qu'elle ?

Je ressassais le dicton favori d'Elizabeth, " l'espoir fait vivre ". Cette phrase retentissait dans mon esprit comme un refrain interminable. Je me demandai, si à l'inverse, le désespoir tuait

Elizabeth ! Elle devait me croire à Buenos-Aires.

Vite, rentrer la retrouver !

XXX

L'enveloppe

Elizabeth serait-elle déjà couchée ? Sculpterait-elle ses têtes d'enfant dans le salon ? Je collai mon oreille à la porte d'entrée : rien, pas un bruit. Elle devait dormir. Je me faufilai sur la pointe des pieds jusqu'à ma chambre, où je m'écroulais en sanglots de fatigue et de désespoir. L'injustice de l'existence me reprit d'assaut. On ne méritait pas de subir ce que je subissais, pas à l'âge que j'avais.

À cet instant, me revinrent les paroles de Charles :

Tu sais frérot, dans la vie, on récolte toujours ce que l'on sème !

Il avait tellement raison, même si au fond de moi, j'estimais que j'avais bien assez semé. Comme dans le livre de Steinbeck, je ne récoltais aujourd'hui que les raisins de la colère. Ils me laissaient un goût amer

dans la bouche !

Mes sanglots longs inondaient les draps, quand Elizabeth fit irruption dans ma chambre. Elle ne dormait pas et vint poser une main délicate sur mon épaule. Sans répondre à sa main tendue, j'enfouis ma tête dans les oreillers.

Je restai enfermé dans ma chambre pendant les quarante-huit heures suivantes. Je ne mangeais plus, je ne prenais personne au téléphone, même pas Charles ni Léa qui avaient tenté de me joindre à maintes reprises.

Je ne voulais voir personne.

Pendant ces deux jours, Elizabeth ne vint qu'une seule fois dans la chambre. J'aperçus entre mes larmes qu'elle posait un papier sur mon bureau.

Je n'avais goût à rien, le désespoir m'envahissait.

Quand je me traînai jusqu'à mon bureau, ça faisait vingt-quatre heures qu'Elizabeth y avait déposé un mot. Devant moi, une enveloppe blanche épaisse. Je l'ouvris avec

la peur au ventre et le peu de forces qu'il me restait.

Je faillis m'évanouir. Dans l'enveloppe étaient glissés un billet aller pour Conakry et un bristol sur lequel Elizabeth avait inscrit ces quelques mots :

Charles m'a tout expliqué, je pense que ça t'aidera à te remettre sur pieds.

Ta mère qui t'aime. E.

Un billet pour Conakry. Je restai, bouche bée, à contempler ce cadeau merveilleux.

Un billet pour Conakry !

Comment maman avait-elle pu payer un tel voyage ? Je n'en revenais pas. Je me ruai dans le salon, puis dans la cuisine.

Une assiette de crudités m'y attendait. Je réalisai alors combien ma mère m'aimait.

Je réalisai également que c'était le soir de son vernissage. Sa plus grande exposition de sculptures, dans le restaurant de son ami Pierre. Et moi, son propre fils, je n'y assistais même pas. Je pleurais dans ma chambre, dans le noir, comme le plus gros

égoïste de la terre. Combien cela devait être difficile pour elle, mon absence, un soir si important ! Pourtant, elle s'était occupé de moi, inquiétée pour moi, et s'était arrangée pour me payer ce qu'elle ne se serait jamais offert à elle-même. Un voyage pour l'Afrique. Ma mère, à qui j'avais reproché de me priver de père, comprenait si bien son fils qu'elle faisait tout pour qu'il puisse retrouver la femme de sa vie.

J'avalai l'assiette de crudités à toute vitesse, pas par faim, mais parce qu'elle me l'avait préparée avec tendresse.

Puis je m'habillai du mieux que je pus, essayant de retrouver un visage à peu près présentable. Je fis vite le compte de l'argent qui me restait. Pas grand chose, mais de quoi lui acheter un énorme bouquet de fleurs.

Ma décision était prise. Personne ne pourrait dire que le fils d'Elizabeth n'était pas à ses côtés, le soir de son exposition.

Je claquai la porte de l'appartement, dévalai les escaliers sombres de l'immeuble et

m'engouffrai dans le léger vent d'été.

XXXI

Vernissage

Le soir tombait. Le soleil se couchait à l'horizon, au-delà des immeubles. Je courrais. Le vernissage devait avoir commencé. Ma poitrine se serrait à l'idée de la tristesse que devait ressentir Elizabeth, voyant que je n'avais pas fait l'effort de venir. En route, j'achetai le plus beau bouquet de fleurs que mon argent me permit. Puis, je repris ma course vers le restaurant de Pierre.

Devant, des gens conversaient, de bonne humeur, une coupe de champagne à la main. Je reconnus certains amis de ma mère. Je traversais leur groupe, ignorant leurs regards.

Ah ! Tu vois, lui, c'est son fils. Je me disais bien qu'il ne devait pas être loin !

Sur le pas de la porte, je promenai mon regard à la recherche de celui d'Elizabeth. J'aperçus Charles. Mon cher Charles, qui

était venu remplacer le fils de ma mère... Puis je la vis. Elizabeth haussa les sourcils en me voyant. Elle ouvrit la bouche de surprise, et ses yeux s'éclairèrent. Je sentis que me voir lui faisait un immense plaisir. Je me ruai vers elle.

Maman, maman, merci et excuse-moi. Je lui tendis les fleurs et la serrais très fort dans mes bras. Elle avait du mal à retenir ses larmes.

Excuse-moi pour mon égoïsme, Elizabeth. Et merci, merci pour le billet d'avion.

Ne t'excuse pas, mon bébé, me murmura Elizabeth, qui avait tendance à oublier mon âge.

Merci maman.

Son visage s'éclaira : je l'avais appelée maman.

Le billet d'avion, ce n'est pas moi, mon chéri. C'est le monsieur qui te regarde, celui qui est assis au bar.

Sa voix tremblait. Je tournai la tête vers le bar. Un homme étrange était assis sur un tabouret haut. Il me regardait fixement.

Une bière à la main, des cheveux longs et un visage marqué par les années.

Mon cœur battit soudain la chamade. Mes lèvres tremblèrent.

Ma mère mit sa main sur mon épaule.

J'ai eu du mal à le retrouver, Hugo, murmura-t-elle. Je le cherche depuis très longtemps.

L'homme me regardait profondément. Il scrutait mon visage, mes yeux, mes réactions.

Je sus tout de suite que c'était mon père. Je fis quelques pas vers lui. Autour, les gens parlaient et riaient, commentant les sculptures de ma mère.

Quand j'arrivai à sa hauteur, il me tendit la main.

Je lui tendis la mienne. Il la prit et la serra longtemps. Il gardait ma main dans la sienne, sans parler, sans cesser de me regarder.

Désolé, Hugo, dit-il enfin. J'pense pas que j'sois c'qu'on peut app'ler un père.

Il ricana, gêné.

Papa...

Ouais, Hugo. Ben tu sais, t'es bien mieux qu'moi. T'es vach'ment beau, vach'ment grand. J'me souviens d'toi quand t'étais p'tit, regarde.

Il fouilla dans sa poche, de sa main libre, et en sortit une photo.

Il me la montra sans la lâcher.

C'était un petit garçon dans les bras de son père.

Les larmes coulaient en cascade sur mes joues.

Papa. Papa !

Ouais, Hugo. Désolé. Désolé. J'ai pensé à toi tous les jours en tout cas. Tous les jours, mon p'tit bonhomme.

Il serrait toujours ma main. Je sanglotais en le regardant.

J'étais jamais sauf quand elle m'a dit qu't'avais un problème. Quand elle m'a dit qu't'avais un problème, j'me suis dit, mon garçon ira où il voudra r'trouver la femme qu'il aime.

Merci papa. Merci papa.

Il tendit ses bras et je m'y laissai tomber. Quelques minutes plus tard, quand je relevai la tête, j'aperçus le regard bienveillant de Mathilde, l'amie de ma mère.

Maxime, mon père, ne décolla pas du bar de toute la soirée.

Je voulus lui présenter Charles.

Charles avait les larmes aux yeux. Il tremblait autant que moi. Quand je lui dis que mon père serait ravi de rencontrer mon meilleur ami, il me serra le bras incroyablement fort.

Hugo, merci beaucoup de me présenter ton père. C'est le plus beau cadeau que tu m'aies fait.

Je l'amenais auprès de Maxime. Ils se serrèrent les mains.

Charles est aveugle, dis-je à mon père, je ne le connaissais pas, je ne savais pas vraiment comment lui parler.

Ouais, j'avais remarqué. Si t'es pas aveugle dans ta tête, mon gars, parle-moi de mon fils.

Charles rit. Ils discutèrent un certain

temps. Tout au long de la soirée, je sortais respirer de grosses bouffées d'air dehors, pour ne pas mourir. J'avais envie de crier, mais n'y parvenais pas.

Enfin, mon père se décida à partir. Il avait descendu sept bières.

Je me demandai si je le reverrais.

XXXII

À l'année prochaine

Ce soir-là, j'avais réalisé qu'on ne gère pas sa vie comme on le veut. Les passions, les erreurs, vous entraînent là où vous n'auriez pas voulu aller. Cet homme, je le respectais énormément. Mais je compris qu'il était dépendant à l'alcool. Qu'il ne pouvait pas "vivre dans la normalité", comme on dit. Respecter les lois, avoir une maison. Je ne lui demandais pas comment il avait pu me payer mon billet, lui qui avait l'air si pauvre.

Simplement, je lui proposai de marcher un peu avec lui dans la rue.

Il ne répondit pas, mais je sortis et marchai à ses côtés.

Maxime, dis-je.

Ouais, Hugo.

J'aimerais te revoir. Il sourit.

Que penses-tu de moi ?

Tu es mon père.

Il ne sourit plus. Cette fois, je crus qu'il allait pleurer. Mais il se contenta de tousser. Nous nous séparâmes au coin de la rue. Mon père m'avait donné rendez-vous pour l'année suivante. C'est ainsi que nous décidâmes de dîner ensemble une fois par an. Le même jour, du même mois.

De loin, avant de disparaître dans la nuit, il me cria :

Hugo ! Ne fais pas l'idiot avec cette fille. Ne la quitte pas.

Promis ! hurlai-je.

Lentement, je retournai au bar. Je lui faisais confiance. Je savais qu'il serait là au rendez-vous, dans un an jour pour jour.

Épilogue

Elle marche sur la plage, dans son maillot bleu ciel. Ses orteils jouent avec le sable, comme d'habitude. Comme l'année dernière. Comme il y a dix ans, lorsque nous sommes venus ensemble pour la première fois. D'autres femmes marchent, différentes. Je les regarde aussi, jouer avec leurs

enfants, ou se mettre de la crème solaire. Et je la regarde, elle. Elle leur ressemble mais elle est unique. En ce moment, je crois qu'elle rêve. Les bras légers sous le soleil, le regard à l'horizon, elle est encore perdue dans un de ses satanés rêves où elle ne m'invite jamais.

C'est mon monde à moi, tu le sais bien. Je partage tout avec toi, sauf mes rêves.

Et, comme pour me rassurer :

Mais je te promets que je ne fais jamais un rêve dans lequel tu n'apparais pas, sous une forme ou une autre.

Sous une forme ou une autre ! Quel animal suis-je donc, dans ses rêves ? Mais c'est vrai que le rêve lui va comme un gant. Les yeux dans le vague et ce vague sourire aux lèvres. Je ne peux lire mon roman tranquillement. Mathieu et Tambo nagent trop loin, impossible de leur faire entendre raison. Ces deux petits diables ont appris à nager avant d'avoir fait leur premier pas. Des enfants-poissons, tellement mignons et tellement insupportables ! Ils nagent le

plus loin possible pour aller observer les surfeurs glisser sur les vagues.

Mathieu ! Tambo ! Revenez près du bord !

Mathieu, ramène ta sœur, s'il te plait.

Je m'égosille en vain. Pour la dixième fois de l'après-midi, j'entre dans la mer.

Quelques secondes plus tard, j'ai la petite sous un bras.

Ben oui papa, ben moi veux regarder surfeurs avec Mahieu...

Tambo, j'ai dit NON ! C'est dangereux !

Ben oui papa, ben Mahieu y dit que c'est pas danyereux du tout...

J'attrape enfin Mathieu, qui glisse entre mes bras comme un poisson. Je lâche Tambo pour le récupérer. Puis je reprends Tambo avant qu'elle ne s'échappe. Un sur chaque épaule. Ils adorent ça. On rejoint la plage, lentement, en rigolant, comme des fous. Là, elle nous attend. Elle sourit, elle n'est jamais inquiète. Ils peuvent partir jouer loin, hors de sa vue, elle ne s'en fait pas. Noémie dit qu'elle leur fait confiance. Je pense que c'est à la vie qu'elle

fait confiance. Elle est comme un oiseau qui sait que les petits devront voler, et qui l'accepte, et je suis papa poule. Enfin, je les lâche et leurs petits pieds nus courent sur le sable mouillé. Ils courent vers elle et elle leur tend les bras.

Maman, maman ! On a vu les su'feurs !

Tambo, toute excitée, rit dans les bras de sa mère. Puis c'est au tour de Mathieu de se faire embrasser. Puis au mien.

À l'horizon, le soleil se couche dans un nid multicolore. Mathieu et Tambo installent des serviettes sur le sable, pour le pique-nique. Et moi je pense : profitez du dernier coucher de soleil sur la plage, les enfants. Demain, on s'en va. On prend l'avion, parce qu'ils nous attendent tous, là-bas, à Paris. Les grandes vacances à Paris, comme chaque année. La première fois, il y a cinq ans, Mathieu avait six mois. Et à chaque Noël, c'est tout Paris qui débarque à Conakry. Mamie, qu'il faut consoler car elle est toute triste depuis que Papi s'est endormi pour ne plus jamais se réveiller.

Elizabeth, qui sculpte des centaines de Mathieu et Tambo en terre et en pierre. Et Charles et Léa. Parfois, César nous fait le plaisir de venir d'Argentine. Profitez du dernier coucher de soleil sur la plage, les enfants.

Demain, on s'envole pour Paris.

À quoi penses-tu, Hugo ?

Pour une fois que c'est moi qui rêvais. Je mens, mais ce n'est pas vraiment un mensonge :

Au square Jean XXIII. Tu connais ?

Noémie éclate de rire. Tout au fond, entre le bleu du ciel et celui de la mer, toutes les couleurs du soleil couchant scintillent, pour rendre son visage encore plus mystérieux.

Yakabooks, le livre pour tous

Yakabooks est une maison d'édition engagée, dont le but est de supprimer le premier frein d'accès à la lecture en proposant des œuvres de qualité, pour tous les âges, au prix unique de 2 euros.

Yakabooks, c'est un réseau de diffusion unique : libraires, petits commerçants... mais aussi des indépendants sur les marchés, dans les entreprises, les hôpitaux... qui complètent leurs revenus en exerçant une activité gratifiante et juste. Yakabooks, c'est avant tout une formidable aventure humaine, portée par deux amoureux de la lecture et de l'écriture, et une équipe d'auteurs et d'illustrateurs incroyables.

LES FONDATEURS

Julien Leclercq : auteur de « Journal d'un salaud de patron » (éditions Fayard, 2015). Ancien libraire puis journaliste, il dirige depuis 2010 l'agence de presse Com'Presse. Entrepreneur engagé et jamais très loin du monde de l'édition, c'est en toute logique qu'il souhaitait concilier ses deux passions avec ce projet innovant.

Lucie Brasseur : auteure des « Larmes rouges du citron vert » (éditions Prisma, 2014). Serial entrepreneure, elle intervient depuis 2012 comme conseil en communication, formatrice et attachée de presse. Passionnée de littérature, ses engagements militants et entrepreneuriaux ont toujours cherché à réduire les inégalités en matière d'accès à la culture.

www.yakabooks.com

Cet ouvrage a été mis en page par Marie Deceuninck à Agen.
L'impression a été réalisée par Maury, 21 rue du Pont-de-fer,
12100 Millau, en mai 2017 pour les éditions Yakabooks.
Contact : contact@yakabooks.com
Dépôt légal mai 2017.

Une mère sculpteur aimante et loufoque, un meilleur copain aveugle qui devine tout avec son cœur, un vide à la place du père... Telle est la vie d'Hugo, jusqu'à ce qu'une jeune fille aux tresses perlées entre dans sa vie, par un jour de soleil, dans un square de Paris.

Édith de Cornulier a découvert la littérature pendant des grandes vacances, en lisant Sans famille de Hector Malot. Elle est l'auteur d'une dizaine de livres, parmi lesquels : L'homme des villes de sables aux éditions Chandeigne et Si les chats de Venise, aux éditions du Genévrier.

Jean-Pascal Ruiz est actuellement collaborateur parlementaire au Sénat, après des études de Droit et de sciences politiques. Passionné de littérature et croqueur de vie, il a écrit ce premier roman à quatre mains et ne compte pas s'arrêter là.



Imprimé en France

2€ N° ISBN 978-2-37763-013-4



9 782377 630134

Yaka books 
EDITIONS
Le livre pour tous